



**THÉÂTRE**  
Marie «tête chercheuse»  
Brassard au FTA  
Page E 3

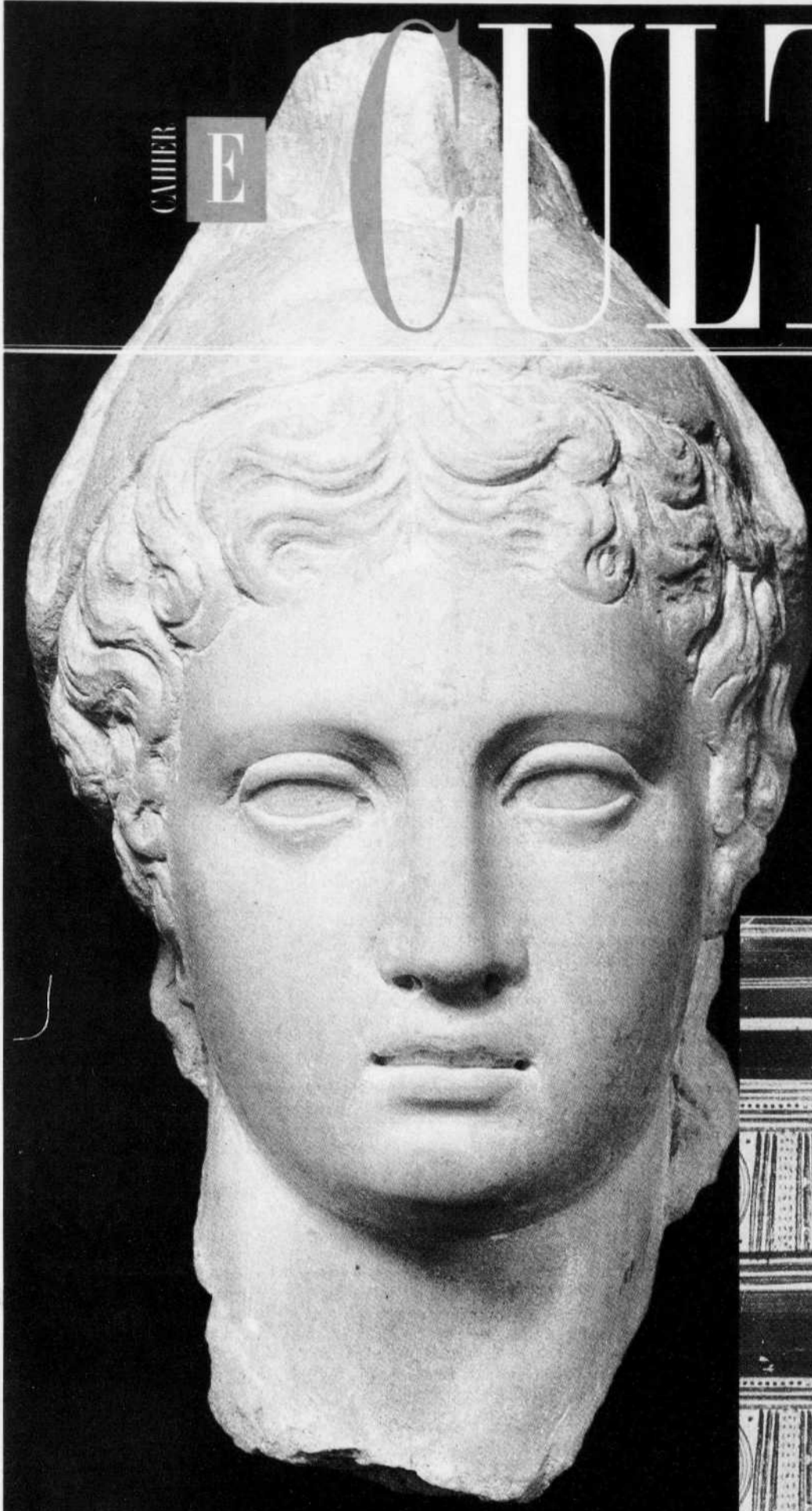


**MUSIQUE**  
Maintenant, on dira Nareh,  
tout simplement  
Page E 5

CADRE

E

# CULTURE



Tête de Pâris, II<sup>e</sup> siècle AD. Marbre.



Kylix, Helladique récent, c. 1500 AC. Feuille d'or.

Benakis a voulu rassembler ce qui est grec, en nourrissant la mémoire, en montrant l'unité.

## L'héritage grec

*La collection Benakis au Musée canadien des civilisations*

GEORGES LEROUX

Le Musée Benakis d'Athènes n'est pas un musée comme les autres. Formé à partir de collections amassées par son fondateur, Antonis Benakis (1873-1954), et logé pour ses départements grecs dans ce qui fut autrefois la demeure patrimoniale de la famille, il ouvrit ses portes en 1931. Même en se limitant au site principal, le visiteur ne peut manquer d'être frappé par le principe qui a guidé le fondateur: ces collections ouvertes sur l'ensemble de l'histoire et de la culture grecques illustrent d'abord un amour profond du patrimoine national. De la sculpture classique monumentale aux humbles tissus brodés provenant d'ateliers byzantins et ottomans, les pièces réunies par la famille Benakis offrent le témoignage d'une mémoire soucieuse de la continuité et de la richesse de l'identité grecque: plongeant ses racines jusque dans l'âge du bronze et remontant jusqu'aux années turbulentes de l'indépendance, en s'étendant sur tout le territoire de

la Grèce, cette mémoire exalte la force d'une culture que tout aurait pu anéantir et qui a résisté.

Ce musée n'a pas été conçu dans la seule perspective esthétique d'une histoire de l'art, chaque œuvre se trouvant au contraire insérée dans l'histoire spirituelle et politique de la Grèce et profondément reliée à ce que nous appelons aujourd'hui l'hellénisme. L'exposition, à tous égards exceptionnelle, qui est présentée au Musée canadien des civilisations illustre toute la richesse d'une tradition qui privilégie les relais et les dépassements. Les quelque 200 objets prêtés par le Musée Benakis sont divisés en quatre grandes époques: «Antiquité et période romaine», «Byzance», «Période ottomane» et «Période de l'indépendance». La tendance à séparer ces époques en les opposant peut se fonder sur des critères en apparence déterminants: par exemple, l'opposition du christianisme orthodoxe, et de son art de l'icône, au paganisme gréco-romain. Mais ce sont précisément ces divisions que la collection Benakis contribue à dépasser, en montrant d'abord la continuité de

l'expérience grecque: toujours épris de sa liberté, ce petit peuple planté sur un territoire qui recouvrait autrefois toute l'Asie mineure, l'Hellas et la Grande Grèce a subi bien des dominations jusqu'à son indépendance.

Durant toute cette histoire, la Grèce a maintenu intacte une langue et, depuis la formation de l'orthodoxie, une adhésion sans faille au christianisme de Byzance. On ne peut donc pas regarder les objets les plus anciens, comme cette magnifique coupe d'or (*Kylix de Dendra*, au motif de lévrier embossé) ou cette tête de Pâris en marbre pentélique comme s'il s'agissait d'un art détaché de la tradition qui se poursuit aujourd'hui. On doit en dire autant des superbes icônes de Crète, des évangéliques byzantins, des objets d'art mineur venus de toutes les parties de la Grèce sous le règne des Ottomans, des tableaux héroïques des guerres pour l'indépendance. Chacun témoigne à sa manière de l'identité grecque, et c'est ce qui a guidé Antonis Benakis: rassembler ce qui est grec, en nourrissant la mémoire, en montrant l'unité.

VOIR PAGE E 2: BENAKIS

Cette exposition illustre toute la richesse d'une tradition qui privilégie les relais et les dépassements



Skyphos, Attique, c.540 AC. Argile



Marie Chouinard

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La création dans la douleur, très peu pour Marie Chouinard. C'est pourtant au mythe d'Orphée et Eurydice que la chorégraphe s'attaque avec son nouvel opus, dans lequel, pour la première fois, de véritables mots sortent de la bouche de ses danseurs.

LILI MARIN

Coincidence ou synchronicité, cette œuvre nous arrive quelques semaines après le lancement de son premier livre, *Chantier des extases* (Éditions du

Passage), auquel elle a travaillé pendant quatre ans. Alors que les sons dans ses chorégraphies précédentes relevaient de l'exploré (façon Chouinard), des phrases se sont carrément imposées cette fois-ci, dans un souci d'intelligibilité. De celle dont le souffle semble venir des entrailles, il ne faut cependant pas s'attendre à des répliques articulées normalement.

Sans être narrative à strictement parler, la chorégraphie ne cesse de faire référence à Orphée, à Eurydice, à la descente aux enfers. «*Ça faisait des années que je voulais raconter une histoire*», confie Marie Chouinard. Celle de ce mythe grec était vraisemblablement destinée à cette chorégra-

phie, car pleins d'éléments trouvés lors des premières semaines de création y faisaient écho.

Des gens qui ont vu l'avant-première d'*Orphée et Eurydice* ont trouvé que c'était la pièce la plus violente de Marie Chouinard. «*Moi, je pense que c'est peut-être une des plus comiques. J'ai l'impression que je n'ai pas les mêmes références que le monde. Par chance, j'arrive quand même à communiquer avec le public*», dit-elle avant d'éclater de rire.

La blonde du gars...

Son interprétation du mythe est d'ailleurs originale, donnant beaucoup d'importance à Eurydice, faisant d'elle l'instigatrice. «*Dans le*

mythe, c'est la blonde du gars, la femme sans paroles, comme toutes les femmes dans le monde occidental. Or il faut bien que la nymphe des arbres ait quelque chose de plus que les autres créatures pour qu'Orphée en soit tombé amoureux. Selon Marie Chouinard, c'est parce qu'elle sait tout d'avance, ayant accès aux mondes souterrains grâce à ses racines et au monde «sus-terrain» grâce à ses branches. Par le mouvement naturel et facile de la séve, elle va chercher, dans la profondeur et la noirceur, les minerais dont elle a besoin pour créer son fruit. Pour Orphée, au contraire, le passage aux

VOIR PAGE E 2: CHOUINARD

Festival TransAmériques

## Le serpent et le grelot

Le spectacle HD du jour artv HD |

LA SYMPHONIE DU NOUVEAU MONDE | CE SOIR 20h | Détails : artv.ca

## CULTURE

TÉLÉVISION

## Aux limites de l'humain

Un remarquable documentaire d'Arte sur une des plus célèbres tragédies aériennes

PAUL CAUCHON

Ce fut une des plus célèbres tragédies aériennes de l'histoire. Et près de 40 ans plus tard, ses survivants en racontent l'histoire en détail à la caméra.

Le vol entre l'Uruguay et le Chili qui s'était écrasé dans la Cordillère des Andes en octobre 1972 a donné lieu à des récits écrits des survivants, et même à un film dramatique, *Alive!*. Mais l'année dernière un groupe de producteurs de France, d'Espagne et d'Argentine, autour de la chaîne européenne Arte, ont réalisé un remarquable documentaire de deux heures sur cette catastrophe, en rencontrant les survivants, et même à un film dramatique, *Alive!*. Mais l'année dernière un groupe de producteurs de France, d'Espagne et d'Argentine, autour de la chaîne européenne Arte, ont réalisé un remarquable documentaire de deux heures sur cette catastrophe, en rencontrant les survivants, et même à un film dramatique, *Alive!*.

Une histoire de survie d'autant plus forte que le réalisateur a ramené des survivants sur les lieux mêmes de l'accident

Cette histoire incroyable, qui a fait le tour du monde, est racontée ici par les survivants eux-mêmes; elle est filmée avec respect, sans démagogie. «Nous avons dû nous humilier jusqu'aux limites de ce que l'être humain peut supporter. Mais en même temps, nous partageons les mêmes valeurs», dit l'un d'eux.

Le documentaire raconte la joyeuse atmosphère dans l'avion avant l'accident, puis le choc des premières heures. Mais rapidement, ces jeunes passent «dans une autre dimension», disent-ils, qui n'a plus rien à voir avec leur vie. Pendant les premiers jours, ils s'organisent en une miniscopie pour pouvoir survivre, partageant les quelques places qui restent dans l'avion la nuit pour pouvoir dormir, se réchauffant avec des cigarettes, buvant de l'eau de Cologne.

Témoignages saisissants

Puis ils expliquent comment l'idée de se nourrir des autres leur est venue, et ce sont des témoignages saisissants. Certains veulent en faire une cérémonie parce que souhaitait «demander la permission aux morts de profaner leur corps». D'autres y voient une signification religieuse, comme le Christ qui a dit: «Prenez mon corps.» D'autres s'accrochent au souvenir de leurs parents et de leurs proches, faisant valoir que leurs parents seront anéantis s'ils meurent et qu'ils doivent survivre pour leur famille.

Le 13 octobre 1972 (eh oui, c'était un vendredi 13...), 45 personnes sont à bord d'un avion Fairchild parti de Montevideo en Uruguay pour Santiago au Chili, avec arrêt à Buenos Aires.

Dans l'avion, on retrouve en majorité des jeunes d'à peine 20 ans, des jeunes de bonne famille, qui ont fréquenté de bonnes écoles catholiques et qui font partie d'une équipe de rugby en congé quelques jours au Chili.

Alors que l'avion survole les Andes, il se retrouve pris dans de sévères turbulences et s'écrase à près de 4000 mètres d'altitude, sur un plateau entre les montagnes impénétrables.

Une autre dimension

Les 29 survivants ne comprennent pas pourquoi certains corps sont déchiquetés alors qu'eux-mêmes n'ont que des blessures superficielles. Commence alors une aventure inouïe. Pris dans le froid extrême et la neige, complètement isolés, sans rien pour se nourrir autour, abandonnés par les secours (par miracle, une radio transistor qui fonctionne encore leur permet de capter les radios uruguayennes... et d'apprendre que les secours abandonnent les recherches devant l'impossibilité de les retrouver), ils se retrouvent devant une alternative impensable: mourir sur place ou tenter de survivre en mangeant les corps de leurs amis.

Le seizième jour, une avalanche en emporte près d'une dizaine d'autres. Ce sont finalement 16 occupants de cet avion qui survivront pendant plus de 60 jours, en décidant de marcher dans les montagnes pour trouver un chemin, dans des conditions qui dépassent l'imagination.

Cette histoire de survie est d'autant plus forte que le réalisateur a ramené quelques-uns des survivants sur les lieux mêmes de l'accident. Où des débris de l'avion sont maintenant surmontés d'une croix. *Naufragés des Andes* sera présenté dans le cadre de *Destination Arte* le samedi 31 mai, sur Artv, à 21h.

Le Devoir



MICHAEL SLOBODIAN

Une scène tirée d'*Orphée et Eurydice*

## CHOUINARD

SUITE DE LA PAGE 1

enfers est très difficile. «Il le fait une fois et, quand il en revient, il se fait décapiter par les bacchantes et déchirer en morceaux.»

A l'image de son Eurydice, Marie Chouinard refuse d'adhérer au modèle de l'artiste torturé. «Je crois beaucoup que notre santé physique et mentale est une responsabilité et un devoir face à soi et face aux autres, parce que ce n'est qu'en étant soi-même sain qu'on peut rendre les gens autour de nous heureux. Ça permet l'acte de don.»

Pour l'illustrer sur scène, elle a recours à des accessoires hautement symboliques, dont le ser-

pent, qui sort de la bouche telle une prolongation de toute la colonne vertébrale, et le grelot. «Il y a plein de rapports avec la mythologie chrétienne.» Et, plus que jamais, Marie Chouinard a travaillé sur la dramaturgie. «En Allemagne, la semaine passée, j'ai encore interverti des choses.»

Il faut dire qu'elle n'use jamais de la même méthode de travail. «Chaque fois que je commence une création, je suis toujours perdue, parce que je me fous toujours dans une situation que je ne connais pas, où je ne sais rien. Il faut croire que j'aime ça, parce que c'est toujours ainsi que je m'organise. Il faut que j'invente des solutions.»

Et ce n'est pas l'inspiration qui manque, à cette femme toujours étonnée par la vie, le vert des feuilles ou l'effet du soleil dans le grand rideau blanc à la fenêtre de ses nouveaux locaux face au mont Royal. C'est plutôt le temps qui ne suffit pas pour tout réaliser.

Outre trois autres projets chorégraphiques, Marie Chouinard élabore une nouvelle installation interactive avec Luc Courchesne, complètement différente du *Cantique 3* qu'elle a présenté au Musée des beaux-arts de Montréal à l'automne 2007. Elle fera également, en septembre, une lecture complète de son livre au FIL (Festival international de littérature),

avec Rober Racine au piano.

Collaboratrice du Devoir

ORPHÉE ET EURYDICE

Chorégraphie et mise en scène: Marie Chouinard. Interprètes: Kimberley de Jong, Mark Eden-Towlé, Masaharu Imazu, Carla Maruca, Lucie Mongrain, Carol Prieur, Manuel Roque, Dorotea Saykaly, James Viveiros et Won Myeong Won. Musique originale: Louis Dufort. Au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, du 2 au 5 juin, dans le cadre du Festival TransAmériques.

## BENAKIS

SUITE DE LA PAGE 1

L'hellénisme spirituel et esthétique

Si donc, comme l'empereur Hadrien qui les aime et les protège autant qu'il put, nous savons reconnaître les Grecs sous tout ce qui les accabla dans l'histoire, nous pouvons comprendre comment le concept de l'hellénisme, déjà formé à la période alexandrine, se trouva confirmé dans le romantisme européen et put inspirer le mécénat de la famille Benakis. D'abord dans la pensée de Hegel, et aussi chez Hölderlin dans son merveilleux *Hypérion*, mais encore chez tous ceux qui au début du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que rien n'était gagné encore pour la Grèce, se firent les champions de cette culture comme civilisation historique continue, comme projet de liberté. On verra dans l'exposition ce portrait anonyme célèbre de Lord Byron en habits grecs; l'hellénisme spirituel s'accomplit avec lui.

Mais il faut aussi compter avec un autre hellénisme, celui de la mythologie et de l'esthétique classique, dont les idéaux furent repris à Rome et ensuite dans l'art de la Renaissance italienne. Qui ne voit les liens étroits qui unissent l'art de l'icône et les primitifs italiens? On pourra en admirer ici plusieurs exemples bouleversants, où cet al-

liage si particulier de théologie savante et de piété populaire a produit des représentations uniques de l'émotion humaine. Cet hellénisme esthétique se nourrit de l'hellénisme spirituel, et il ne s'en détache jamais. Winckelmann, Burckhardt et tant d'autres après eux ont montré comment la culture grecque a conservé l'héritage d'Athènes comme un legs dont elle avait la respon-

sabilité pour l'Occident.

C'est donc tout cela qu'on peut voir dans l'exposition qui nous arrive du musée athénien de l'avenue Vasilissis Sofias. La collection Benakis permet en effet d'admirer des œuvres qui proviennent de la tradition la plus pure de l'art grec classique et hellénistique, mais elle ne les isole jamais de la vaste trame historique et spirituelle qu'elles ont

contribué à soutenir et soutiennent encore aujourd'hui. On y voit se côtoyer des objets de culte de l'époque byzantine, des icônes de plusieurs traditions, des pièces de joaillerie d'un raffinement incomparable et, au départ de cette chaîne, des objets aussi austères que ce casque en bronze provenant d'Olympie et témoignant de ces guerres fratricides que blâmaient déjà Platon dans sa *République* au nom même de l'identité grecque: «Qu'un Grec ne tue jamais un autre Grec!»

Dieu sait que le sang a coulé sur la terre grecque, et encore au vingtième siècle dans ces déchirements qui conduisirent aux massacres et aux déportations de Smyrne en 1922! Il ne faut pas être allé souvent en Grèce pour savoir que la mémoire de ce territoire, l'amour de cette langue chantée d'Homère à Elytis, la dévotion de l'orthodoxie tout comme son folklore populaire, se nourrissent encore de la nostalgie de Constantinople. L'hellénisme de la collection Benakis nous donne accès à cet amour dans sa forme la plus sereine, celle qui confie à l'art le soin de l'identité. Peuple admirable et résilient, les Grecs sont présents dans chacun des objets de cette exposition: des héros homériques représentés sur les vases aux héros populaires de l'indépendance, en passant par saint Georges pourfendant sans relâche son dragon, c'est un même appel qui n'a cessé de retentir. L'hellénisme, Hölderlin le disait déjà, n'est que le langage pour l'entendre: c'est l'appel de la liberté.

Collaborateur du Devoir

LES GRECS

Exposition présentée au Musée canadien des civilisations (Gatineau) du 30 mai au 28 septembre 2008. Le catalogue de l'exposition a été préparé par Electra Georgoula et publié en langue anglaise (*The Greeks. Art Treasures from the Benaki Museum*) par le Musée Benakis, en collaboration avec la Fondation Calouste Gulbenkian, lors de la présentation de l'exposition à Lisbonne (27 septembre 2007 - 6 janvier 2008). L'exposition de Gatineau présente cependant plusieurs objets choisis spécialement pour l'étape canadienne de la tournée internationale de la collection.

Ondimok PRÉSENTE

**WULUSTEK**  
DU 5 AU 13 JUIN 2008  
AU THÉÂTRE PROSPERO

RÉSERVATIONS | 514.526.6582 | 1371, RUE ONTARIO EST

METTEUR EN SCÈNE: PETER BATAKIEV | CRÉATION COLLECTIVE À PARTIR D'UN TEXTE ORIGINAL DE DAVE JENNISS | DISTRIBUTION ET COLLECTIF DE CRÉATION: MARIE-EVELYNE BARIBEAU | YVES SIOU DURAND | MARCO COLLIN | DAVE JENNISS | CATHERINE JONCAS | CHARLES BENDER | LES CONCEPTEURS: JONAS VÉROFF BOUCHARD | CLAIRE GEOFFRION | THOMAS GODEFROID | NICOLAS GROU | EMANUELLE LANGELETTIER | PHILIPPE LAROCQUE

ON JOUE AU [PROSPERO]

Venez entendre les nouvelles voix et les nouvelles écritures de notre dramaturgie.

**LES MOTS DU THÉÂTRE**  
LES AUTEURS DRAMATIQUES AU FTA

Le 2 juin à 16 h  
**BRITANNICUS NOW**  
de Marilyn Perreault  
Mise en lecture de Jean-Frédéric Messier

Le 3 juin à 16 h  
**WWW.DÉSIR**  
de René Gingras  
Mise en lecture de Philippe Lambert

[CEAD]

**STUDIO-THÉÂTRE DE LA PLACE DES ARTS**  
Entrée: 12\$. Billets en vente à la Place des Arts, à la billetterie centrale du FTA et au Réseau Admission  
Une réalisation du Centre des auteurs dramatiques - TEL.: 514 288-3384 - cead@cead.qc.ca - www.cead.qc.ca

DERNIÈRE SEMAINE!

**FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES**  
danse théâtre

22 MAI AU 5 JUIN 2008  
www.fta.qc.ca  
514.844.3822  
1.866.984.3822

<b>SMASH UP</b> Dana Gingras 31 mai >1>2>3 juin Monument-National	<b>CABANE</b> Paul-André Fortier 1>2>4>5 juin Multilieux	<b>POÉSIE, SANDWICHS ET AUTRES SOIRS QUI PENCHENT</b> Loui Mauffette 1>2 juin PDA / 5 <sup>e</sup> Salle	<b>COMPLET 1<sup>ER</sup> JUIN</b>	<b>IWANOW</b> Anton Tchekhov Dimitar Gotscheff 1>2 juin Monument-National	<b>IMPORT/EXPORT</b> Annabel Soutar 2>3>4 juin Espace GO	<b>L'INVISIBLE</b> Marie Brassard 2>3>4>5 juin Usine C	<b>ORPHÉE ET EURYDICE</b> Marie Chouinard 2>3>4>5 juin PDA / Théâtre Maisonneuve	<b>GRANDE THÉORIE UNIFIÉE</b> Martin Bélanger 3>4>5 juin Agora de la danse
--	---	---	------------------------------------	---	---	---	---	---

CULTURE

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUE

Tête chercheuse

Marie Brassard se lance dans un nouveau mode d'exploration pour rendre un peu plus concret l'invisible...

MICHEL BÉLAIR

Étonnante Marie Brassard. Pantalon noir, chemisier noir, l'artiste toute menue est enveloppée presque tout entière, devant moi, par les bras goulus d'un grand fauteuil blanc. A la veille de la cinquantaine, le cheveu plus long qu'à l'habitude, l'air narquois, elle n'a jamais paru aussi radieuse. Alors que la photographe ne pourra la croquer que le lendemain, dans la cage de béton du café de l'Usine C, l'entrevue se passe dans la salle d'exposition du lieu de diffusion, dans un recoin, en biais avec la billetterie tenue par un auteur de polars, sous un ahurissant tableau de Justin Lalancette. Par terre, à ses pieds, il y a même une minuscule tasse de café expresso...

À quelques heures près, nous sommes à une semaine pile de la première de *L'Invisible*, la plus récente création de l'artiste performeuse, qui sera présentée à quatre reprises à l'Usine du 2 au 5 juin, dans le cadre du festival TransAmériques. C'est notre première «vraie» rencontre.

Jouer

Étonnante Marie Brassard, donc. Fragile et gigantesque à la fois quand elle se met à se déplier la conscience, mot par mot, devant vous; quand elle parle, quoi... Ambivalente. Multiple. Constamment surprenante (elle se «surprend» elle-même, j'en suis sûr). Une femme totale, à sa singulière façon; entière, toujours dense. Une semaine avant la première — serez-vous si surpris? —, elle ne sait toujours pas ce que sera vraiment *L'Invisible*. Elle cherche encore. Même là, en ce moment...

C'est que Marie Brassard cherche en jouant. Le jeu lui colle à la peau. Là, elle joue aussi à ce que dit l'interviewée, elle l'avoue en souriant, puis cela l'amène ailleurs, toujours aussi vraie, aussi «cherchante», aussi «tête chercheuse» partout où elle passe, assumant tous les rôles. Dans ses spectacles, elle aime raconter à quel point jouer avec les autres est devenu de plus en plus essentiel pour elle. Et aussi, bien sûr, que c'est comme cela que s'est imposé toujours plus irrésistiblement le besoin de jouer devant les autres. Elle me racontera d'abord comment *L'Invisible* va lui permettre de satisfaire d'une toute nouvelle façon ce fantasme de la mise à nu dans et par le jeu...

«Je pense que c'est une pièce charnière pour moi: comme s'il y aura désormais après et avant *L'Invisible*. C'est un show qui marque une sorte de rupture; une rupture nécessaire parce qu'il est temps pour moi de passer à autre chose. Après Jimmy [créature de rêve], La Noirceur et Peepshow, c'est comme si j'avais senti le besoin de sauter, de me jeter à l'eau et d'explorer des territoires que je connais moins: en ce sens-là, *L'Invisible* marque une sorte de cassure. Je veux aller dans de nouveaux mondes. Sonores. Lumineux. Plus poétiques... C'est pour ça qu'avec mes deux complices musiciens, Alexander MacSween et Mikko Hynninen, on a d'abord construit une sorte d'installation sonore et lumineuse, en explorant l'univers de la voix et des sons en général. On a beaucoup joué ensemble depuis deux mois», conclut-elle.

Elle a toujours un peu travaillé comme ça, Marie Brassard. Ce qu'elle sait le mieux faire, comme elle dit, c'est «réunir des artistes pour jouer ensemble, pour explorer». Ici, elle a travaillé avec deux musiciens impliqués dans l'élaboration de la structure même du spectacle, et il n'est pas si étonnant de la voir insister davantage sur l'univers sonore qui, cette fois, devrait porter les personnages et raconter l'essentiel de l'histoire. Mais la prochaine fois, qui sait, elle pourrait fort bien travailler avec un plasticien, ou, pourquoi pas, une danseuse... De sorte que, même s'il n'y a «pas encore beaucoup de choses "placées" dans le show au moment où on se parle», il ne faut pas trop craindre pour le soir de la première...

En fait, il faut surtout retenir à quel point cela porte le fantasme à un autre niveau que de le voir ne se réaliser vraiment qu'en plongeant avec tout le monde, pour la première fois, le soir de la première — vous



MARIE-HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

«Je sais que c'est une chance de pouvoir prendre un vrai risque devant et avec un public qui le souhaite autant que moi», souligne Marie Brassard en parlant de son nouveau spectacle présenté au FTA, *L'Invisible*.

devriez voir son visage au moment où elle me dit cela, au milieu d'un discret éclat de rire.

Étonnante Marie Brassard.

Du roman à la poésie

Fini l'expresso. Pause. Un peu plus loin, les bruits du café de l'Usine se sont tus. Un ange passe, évitant de justesse, sous le plafond bas, le grand lustre en bouteilles de verre cassé. Marie Brassard est toujours là, derrière un sourire un peu moins déroutant à mesure que la conversation se déploie... Elle qui a pourtant le don des mots laisse flotter entre nous une petite phrase géniale, le temps de la faire dorer au soleil qui s'étire soudain sous les poutres de béton: «Au fond, c'est comme si je venais de passer du roman à la poésie.»

Elle poursuit. «Même si je sais fort bien que je risque de continuer à explorer les mêmes thèmes, je veux oublier le mode d'emploi que je connais trop bien et aller vers une forme théâtrale plus épurée, prendre une voie et une voix plus abstraites. Je sens que je m'en vais plus vers la création d'ambiances sonores et de récits poétiques, parce que je suis maintenant plus capable de me laisser aller et que j'ai le goût de risquer encore plus. J'aime bien l'idée d'explorer à l'aveugle, je trouve cela d'une grande beauté. Il y a là quelque chose de très effrayant et de très beau à partager avec le public. D'ailleurs, je pense que le public qui m'attend au FTA et qui connaît mon travail est rendu là aussi, qu'il s'attend à ce genre de risque dans l'immédiat. Qu'il veut voir le moment présent remis en question...»

Cela peut sembler abstrait, et pourtant Marie Brassard n'a rien de la sécheresse de l'intello quand elle mâche la chair des mots qu'elle emploie. Elle parle abondamment de l'émotion. Sur tous les tons. L'émotion qui prend aussi la forme du risque engendré par l'expérience du spectacle: une émotion forte, profonde. C'est ce qui arrive quand on est amené à «faire sortir de soi un objet que l'on ne connaît pas».

L'artiste est un véhicule, explique-t-elle encore de sa petite voix légèrement nasillarde, et pour que le courant passe entre lui et le public, il lui faut «se dénuder complètement en renonçant à l'orgueil. C'est une ex-

érience très intense et encore mystérieuse pour moi puisque je navigue vraiment dans l'invisible quand je suis sur scène. Et je sais que l'invisible peut parfois être très palpable, dans certaines circonstances. Je me sens très privilégiée. Je sais que c'est une chance de pouvoir prendre un vrai risque devant et avec un public qui le souhaite autant que moi.»

Bon. Nous plongerons donc ensemble, puisque le spectacle ne prendra forme qu'à la première, lundi soir, on le sait maintenant. Jusqu'ici, pas de costume, pas même vraiment d'histoire même si le programme parle de deux «pôles», qui sont la ville de Berlin, avec la présence aussi constante qu'invisible du mur, et la supercherie littéraire entourant l'écrivain J.T. Leroy. C'est tout ce que l'on sait. Comment tout cela s'analgémera-t-il? Quelle sera la véritable place de la «structure lumineuse sonore» dans ce spectacle? Marie Brassard sera-t-elle différente de Marie Brassard? Mystère et boule de gomme.

Et après? «Après, le spectacle va continuer à se transformer; ça bouge toujours, ça vit le spectacle vivant. Mais autour d'un axe solide. Jimmy... reste Jimmy... et La Noirceur — que j'ai bien le goût de reprendre avec tout ce qui se passe encore autour de ce building du centre-ville —, La Noirceur. Donc oui, j'ai comme projet de reprendre certaines choses, mais je sais surtout que je vis un moment important dans ma démarche artistique et que je m'aligne peut-être sur une autre direction... On verra. Là, je sais concrètement qu'il me reste quelques jours pour mettre en forme un objet que je ne sais pas moi-même!»

Là-dessus, elle sort, emportée tout autant par l'ampleur de ce qui lui reste à faire que par une idée qui passait, un éclat de lumière tombé devant elle, le motif dessiné par les nuages sur le mur de brique devant, ou par une odeur qui... Tête chercheuse. Toujours.

Le Devoir

L'INVISIBLE

De et avec Marie Brassard, Alexander MacSween et Mikko Hynninen. À l'Usine C, du 2 au 5 juin, dans le cadre du FTA.

OFF.T.A.

Une très, très mauvaise idée

PERSÉE

Texte, mise en scène, interprétation et manipulations diverses: Olivier Ducas, Mathieu Gosselin et Francis Monty. Une production de la Pire Espèce destinée à tous les publics, à compter de 14 ans, présentée au Théâtre d'aujourd'hui jusqu'au 14 juin, dans le cadre du OFFTA.

MICHEL BÉLAIR

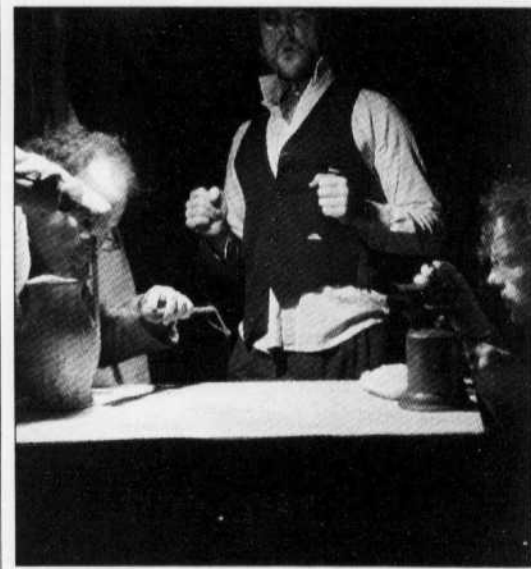
Surprise de taille, l'autre après-midi, dans la petite salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'aujourd'hui. D'abord la «version achevée» du *Persée* de la Pire Espèce: une réussite plus ramassée, moins éparpillée que la première mouture, qui remonte à 2005 déjà. Mais surtout le fait que quelqu'un a eu la très mauvaise idée de présenter la première de cette nouvelle cuvée, un spectacle qui visiblement s'adresse à tout le moins à des adolescents, devant des bébés accompagnés de leur maman! Bouh! Sus à l'affreux!

L'initiative est, pour le moins, de très mauvais goût. Et même si j'aime beaucoup le travail des gens de la Pire Espèce, il faut leur taper sur les doigts pour avoir ainsi voulu «faire gentil» et suivre un peu la mode en invitant des spectateurs qui n'avaient strictement rien à faire là. Du théâtre pour bébés, c'est du théâtre pour bébés avec ses contraintes, ses limites et ses spécificités: ce n'est pas n'importe quoi avec une maman à l'autre bout! Avant que les gens qui étaient là — pauvres parents exaspérés et mal à l'aise! — ne retrouvent le goût de retourner au théâtre avec leurs marmots, la banquette aura trouvé le temps de dériver jusqu'entre les deux solitudes...

Tout cela pour dire que cette monumentale erreur d'aiguillage a presque failli bousiller l'arrivée de la nouvelle mouture de *Persée*. Au bout de cinq minutes, une fois passée la première vague de cris provoqués par le noir du début, le bal est reparti de plus belle avec des acclamations survenant ici et là au gré des (trop) rares surprises de la trame sonore. Quel fouillis! Quelle mauvaise idée! On en venait presque à croire par moments qu'on était dans une étrange garderie mal éclairée plutôt qu'un théâtre.

Par contre, quand le silence se faisait et que l'on pouvait suivre à nouveau ce qui se passait devant — bien sûr, j'en mets un peu... — il fallait presque chaque fois se faire un petit résumé pour saisir où on était dans l'évolution de l'histoire. Heureusement, c'est la même. Cette folie sur le mythe de Persée est tout aussi drôle, tout aussi inventive et encore plus efficace que dans sa première venue; surtout lorsque le texte plonge dans la vie plus intime des personnages. Brêle, comme dirait Ubu, *Persée* est une exigeante plongée qui se lit à plusieurs niveaux. Et la production mérite certes qu'on lui accorde toute l'attention qu'elle commande, sinon on risque de perdre patience et de jeter le bain avec l'eau du bébé. Ou quelque chose comme...

Le Devoir



YANNICK MACDONALD

Mathieu Gosselin, Francis Monty et Olivier Ducas dans *Persée*

**L'off Festival Jazz 9**  
de Montréal

**BORÉALE**

**13 AU 21 JUIN 2008**  
32 concerts - 180 musiciens

[WWW.LOFFFESTIVALDEJAZZ.COM](http://WWW.LOFFFESTIVALDEJAZZ.COM)

	VEN 13 JUIN	SAM 14 JUIN	DIM 15 JUIN	LUN 16 JUIN	MAR 17 JUIN	MER 18 JUIN	JEU 19 JUIN	VEN 20 JUIN	SAM 21 JUIN
20 h	Lion d'Or Lars Hollmer et la Fanfare Pourpou	Sala Rossa SUN RA ARKESTRA	Sala Rossa Barnyard Drama Lauzier Myhr Martel Tetreault	Lion d'Or P.-Y. Martel Quartetski Does Satie	Lion d'Or 5 <sup>e</sup> route Bleue et Peter Herbert	Lion d'Or Chet Doxas Le mur	Lion d'Or Joel Prenovault Cantouque	Lion d'Or Normand Guilbeault Projet Riel	Lion d'Or Septuor Marianne Trudel
21 h 30			G.Allen All up in there	Lina Allemano Four	M.Perkin Common Thread	Dame improvise	Jazz et poésie		Janis Steprans Quatuor du Nord

Série de concerts à 17 h au Pub St-Ciboire (gratuit) / Série à 22 h au Dièse Onze (8 \$)

Canada
Québec
Montréal
LE DEVOIR
Radio-Canada
Radio 930

**MONTREAL 2008**

**FESTIVAL**

**SUONI per il popolo**

8<sup>e</sup> EDITION  
1.-30. JUIN

[www.suoniperilpopolo.org](http://www.suoniperilpopolo.org)

SCARNELLA ROSWELL RUDD/MARK DRESSER  
 ROSCOE MITCHELL ONEIDA NELS CLINE SINGERS  
 EXCEPTER ALAN & RICH BISHOP PLAY SUN CITY GIRLS  
 FRANCISCO LOPEZ EVAN PARKER/BARRY GUY/PAUL LYTTON  
 POWERHOUSE SOUND (VANDERMARK, McBRIDE & 2 MEMBRES DE TORTOISE)  
 NEPTUNE CARLA BOZULICH'S EVANGELISTA THEE SILVER MT. ZION  
 TREN BROTHERS (2/3 DE DIRTY THREE) SANDRO PERRI VIC CHESNUTT  
 TIM HECKER MICHAEL HURLEY GRANT HART LOREN CONNORS  
 AARON DILLOWAY THE LUYAS MATANA ROBERTS MISSISSIPPI MOONCHILE  
 PAUL FLAHERTY AIDAN BAKER RETRIBUTION GOSPEL CHOIR (MEMBRES DE LOW)  
 MV & EE WITH THE GOLDEN ROAD PAAL NILSSEN-LOVE/MAGNUS BROO POP LEVI  
 JAAP BLONK QUATUOR BOZZINI NMPERIGN SAM SHALABI'S LAND OF KUSH  
 GLEN HALL/WILLIAM HOOKER/DOMINIC DUVAL HARD CELL (BERNE/TABORN/RAINEY)  
 THE LOLLIPOPEOPLE FREE FALL (K. VANDERMARK/H. WIJK/I. HAKER FLATEN) LAKE OF STEW  
 GREG MACPHERSON SPIRES THAT IN THE SUNSET RISE THE MURRAY STREET BAND  
 MARISSA NADLER RAINER WIENS IN C ENSEMBLE MT.EERIE ET BEAUCOUP PLUS!

## CULTURE

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

Dimitter Gotscheff  
ou « les acteurs d'abord » !

HERVÉ GUAY

Les grands metteurs en scène ont défilé au FTA depuis que l'événement existe. Mais peu y sont venus, comme Dimitter Gotscheff, à l'âge où la plupart des gens prennent leur retraite. Portrait d'un artiste qui ne s'est pas assagi.

## Fasciné par l'Allemagne

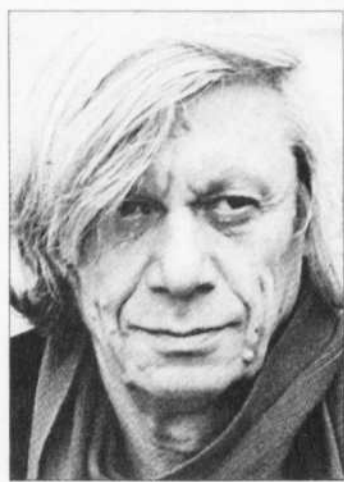
Même s'il est né en Bulgarie, l'Allemagne a toujours attiré Dimitter Gotscheff, qui a fini par s'y installer en 1986. Il vient d'abord faire des études à Berlin au début des années 1960. À l'époque, il voulait, tout comme son père, devenir vétérinaire. Très rapidement, en allant au théâtre, il découvre le travail du metteur en scène suisse Benno Besson. Il considère encore aujourd'hui celui-ci comme l'un des metteurs en scène les plus créatifs de son temps. Gotscheff garde un souvenir ému de l'artiste qui travaillait alors au Deutsches Theater.

« C'est vraiment l'homme de théâtre, dit-il, qui m'a le plus impressionné de toute ma carrière. D'ailleurs, il y a quelques semaines, alors que je célébrais mes 65 ans, je me suis souvenu de la soirée où, en compagnie d'une copine, j'ai découvert son travail. Après avoir assisté au spectacle monté par Besson, j'avais erré dans la ville toute la nuit. Puis le lendemain, je suis retourné au théâtre et je me suis installé à l'entrée pour guetter le moment où il allait passer. Je lui ai alors dit: "Je dois travailler avec vous." »

Gotscheff est devenu son élève et a collaboré avec Besson. On l'a présenté aux gens de théâtre les plus célèbres de Berlin-Est: du cinéaste et metteur Fritz Marquardt, à qui il a servi d'assistant, à l'auteur dramatique Heiner Müller (*Hamlet-Machine*), dont il a traduit les pièces en bulgare. Il entreprend dès lors une carrière théâtrale en RDA qu'il interrompt en 1979, peu de temps après l'exil du poète et chanteur Wolf Biermann, qui ébranle le milieu artistique est-allemand. De retour à Sofia, il monte plusieurs grandes pièces du répertoire avant de s'attaquer à *Philoctète* de Heiner Müller, qui suscite l'admiration du monde théâtral. L'auteur y assiste et louange le spectacle, ce qui vaut à Gotscheff d'être interdit de travail dans son pays pendant un bon moment.

« Comme j'avais gardé de bons contacts en Allemagne, je suis revenu y travailler. Mais j'étais réticent à retourner à Berlin à cause des liens privilégiés que j'avais eus avec Müller et tous les autres. C'est pourquoi j'ai accepté les invitations que m'ont faites les théâtres municipaux de Hanovre, Düsseldorf et Cologne. J'ai ensuite passé les années 1990 à codiriger la Schauspiel de Bochum [ville située près de Bonn]. C'est seulement après cette période que je me suis senti à l'aise de rentrer à Berlin, où je travaille maintenant aussi bien à la Volksbühne qu'au Deutsches Theater. »

Dimitter Gotscheff est en quelque



Dimitter Gotscheff

sorte un produit de la décentralisation culturelle. D'une certaine façon, être moins connu à Berlin lui a permis d'y arriver en pleine possession de ses moyens. C'est ce qui le différencie de metteurs en scène comme Peter Stein ou Frank Castorf, outre le fait, précise-t-il, qu'il n'a jamais vécu dans l'opulence. De plus, il avoue avoir toujours l'impression d'occuper une position particulière dans le théâtre allemand, même après toutes ces années, celle d'« une sorte d'étranger ».

## L'amour des acteurs

Sur le plan théâtral, le metteur en scène se distingue aussi par son amour des acteurs, ceux avec qui il travaille souvent, en particulier. Il considère ceux-ci comme sa véritable famille. Les acteurs Almut Zilcher, Wolfram Koch et Samuel Finzi, un autre expatrié bulgare, l'ont notamment suivi dans bon nombre de productions. Ils font d'ailleurs tous trois partie de *Ivanov* de Tchekhov qui sera joué à Montréal. Mais on aurait tort de croire que son amour des acteurs conduit Gotscheff à les ménager. Il n'a pas peur de nourrir les conflits propres au théâtre, afin de mettre ses acteurs dans des situations inconfortables. Bref, il exige énormément d'eux. Ce qui donne à ses spectacles, au dire des critiques allemands, des airs d'improvisations inachevées. Il se trouve en même temps que le metteur en scène prise un espace dépouillé et un théâtre ramené à l'essentiel.

« Je continue de préférer un théâtre réduit à un minimum d'éléments scéniques, dont le jeu est le noyau. Ma scénographe, Katrin Brack, utilise néanmoins toutes sortes de technologies naturelles. Par exemple, un brouillard distinctement chorégraphié pour *Ivanov* ou des ballons soufflés à l'hélium dans notre production d'*Ubu Roi*. Ceci peut sembler un traitement "spartiate" de l'espace, mais en surface seulement, car ça nous aide à atteindre le noyau du théâtre. »

Sur ce point, Gotscheff est d'avis que de trop nombreux metteurs en scène encombrant le plateau de matériel non nécessaire. Il observe toutefois que, depuis un certain temps, on a fortement tendance dans les théâtres allemands à aller vers un certain dépouille-

ment. Il estime d'ailleurs que ce n'est pas seulement pour des raisons financières. Pour lui, le théâtre doit être fondé avant tout sur les acteurs, à qui il aime donner toute la place. Il va même jusqu'à dire que l'âme et le corps de ses acteurs apportent plus au spectacle que sa direction d'acteurs.

« Mon principal intérêt comme metteur en scène est de continuer à travailler avec les acteurs [que j'aime]. Je ne cesse de chercher des textes qui conviennent à leur talent et à leur tempérament. J'ai cependant un peu changé ma manière de diriger les acteurs lors du *Tartuffe*, alors que j'ai travaillé uniquement avec des acteurs provenant du théâtre Thalia de Hambourg. Cependant, je n'ai pas de préférence pour ce qui est de la période de l'histoire où la pièce a été écrite. J'aime autant monter les anciens que les contemporains. »

En vérité, il a tout monté: de Sophocle à Dea Loher, auteure contemporaine allemande, en passant par Shakespeare et Koltès. Pour lui, Tchekhov occupe toutefois une place particulière dans l'histoire du théâtre. C'est ce qui paraît l'avoir particulièrement intéressé dans *Ivanov*, sans doute la moins montée des grandes pièces de Tchekhov. Il rappelle que ce dernier voulait qu'on joue son œuvre comme une comédie. Mais l'auteur dramatique russe en percevait la face grave, puisqu'il a écrit à l'un de ses correspondants qu'elle devait se terminer « comme un coup de poing sur la gueule ».

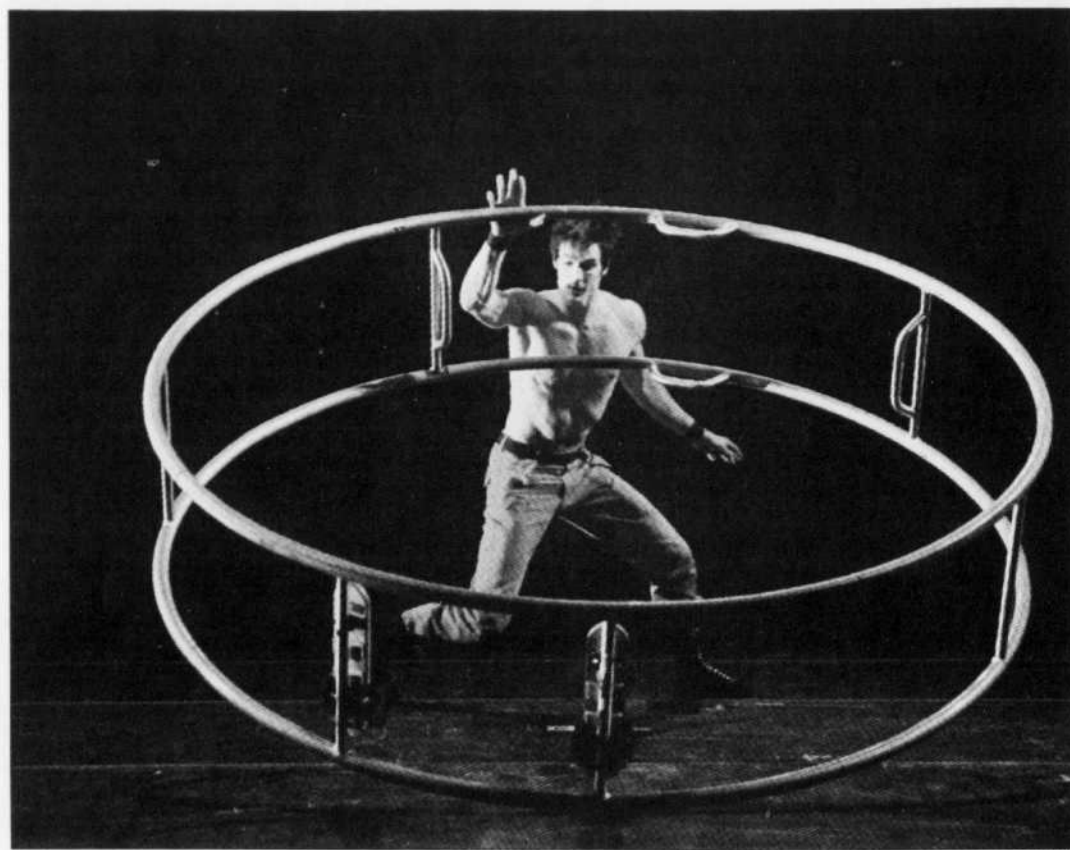
Pour Gotscheff, *Ivanov* est surtout un homme dont la vie n'a plus de sens. Dans sa mise en scène, nous le voyons prendre conscience de cela sous nos yeux. Celui-ci en développe une incapacité d'agir chronique qui est simplement plus aiguë que celle de ceux qui l'entourent. À cet égard, le metteur en scène voit dans ce personnage un de nos contemporains.

« *Ivanov* représente l'une des personnalités les plus modernes créées par Tchekhov. Mais aussi en dehors de son théâtre. Il pourrait se satisfaire de sa vie et être heureux, mais il régresse et retourne sa fatigue et sa cruauté contre les êtres qui l'aiment le plus. En ce sens, il ressemble aux névrosés des grandes villes chers à Woody Allen. À la différence près que ça se transforme ici en fantaisie macabre pleine de destruction et de désespoir. *Ivanov* est typique des gens qui vont si loin qu'ils pourraient (et peut-être devraient) mettre fin à leurs jours. Ils savent tout le mal qu'ils font, pourquoi ils le font, mais ils n'arrivent pas à faire autrement. D'ailleurs, plusieurs metteurs en scène allemands s'en sont rendu compte et se sont concentrés sur cette pièce ces dernières années. »

Comme il trouve souvent le théâtre actuel trop gentil, Gotscheff a voulu proposer sa propre version d'*Ivanov*, dont on devine qu'elle est très sombre. Mise en scène dans laquelle il se livre à une critique de la société actuelle, puisque nous sommes en quelque sorte les héritiers de cet anti-héros russe pas très sympathique. Tout ceci peut paraître bien noir, c'est pourquoi Gotscheff souligne également que son *Ivanov* constitue plus fondamentalement une vitrine — il utilise le mot anglais « showcase » — pour Samuel Finzi et toute sa famille d'acteurs. Affirmation supplémentaire qu'à ses yeux, le théâtre, ce sont les acteurs d'abord!

Collaborateur du Devoir

École nationale de cirque



ROLAND LAURENTE

Un numéro de roue allemande du nouveau spectacle de l'École nationale de cirque

Cabaret tonique  
et mandalas planantsLe spectacle des finissants est mis en scène  
par deux fervents adeptes du théâtre corporel

ISABELLE PARÉ

Dès jeudi prochain, ils seront encore une trentaine de jeunes à piaffer sur la piste de Tohu, à peine sortis de l'école mais déjà prêts à envouter le public. Pour son spectacle annuel de fin d'année, présenté du 4 au 14 juin, l'École nationale de cirque (ENC) propose une fois de plus une prestation en deux temps, mise en scène par deux fervents adeptes du théâtre corporel.

Une première partie, intitulée *Les Feuilles mortes*, plongera le public dans l'univers nostalgique et absurde de Peter James, un danseur-chorégraphe qui a revêtu pendant un an la peau de Sergent Pepper dans la création *Love* du Cirque du Soleil et évolué au sein de Brouhaha Danse et de Momentum.

## Cabaret en noir et blanc

L'ex-maître de piste du Cirque Éloïze dans *Cirque Orchestra* (2000) promet une prestation teintée de nostalgie, de l'atmosphère de l'entre-deux-guerres et des airs de Kurt Weill. « Ce que ça donne, c'est un cirque de poussière, très gris, mélancolique, inspiré notamment des existentialistes, mais qui n'est pas dark pour autant. Je puise beaucoup dans l'univers de l'enfance et de l'étrange », a-t-il expliqué au Devoir à une semaine de la première.

Dans un univers tout de gris et de noir, parodiant le cirque traditionnel où les artistes parquent parfois comme des chevaux, les mâts chinois se mêleront aux cerceaux, aux numéros de main à main et de contorsion, aux numéros d'équilibre et de trapèzes. À cette copieuse proposition s'ajoutera un numéro de filet, un instrument acrobatique inventé de toutes pièces par une des jeunes finissantes de l'école, qui performera tant au sol que dans les airs.

Inspiré par le cabaret et l'absurde, Peter James, qui a présenté plusieurs fois à Montréal son spectacle

*Ze Psykotypic Happening Project*, affirme que sa rencontre avec les jeunes du cirque s'est révélée très rafraîchissante. « La difficulté, c'est de faire travailler ensemble des artistes qui sont centrés sur leur numéro solo. Mais en quelques jours, on réussit à les contaminer et à leur donner une vision d'ensemble. Ils sont prêts à tout pour faire leurs preuves », affirme Peter James, entre deux commentaires aux jeunes artistes en répétition.

## Les Mandalas du désir

La deuxième proposition du spectacle, sous l'influence de la danseuse-chorégraphe Johane Madore, annonce une tout autre tonalité. L'ex-danseuse, longtemps artiste au sein de la troupe Carbone 14 et O Vertigo, s'est inspirée des mandalas, ces représentations symbolistes et géométriques de l'univers issues du brahmanisme et du bouddhisme, pour mettre en scène les jeunes cirassiens.

« Les mandalas sont les miroirs de nos états intérieurs. Ce que je propose, ce sont des mandalas contemporains, inspirés des accélérateurs de particules. Chaque tableau est un mandala différent, une allégorie de la collision des particules », explique Johane Madore, qui s'est frottée dès 1999 au cirque en chorégraphiant *Cirque Orchestra* pour le Cirque Éloïze. Depuis quatre ans, elle a aussi travaillé aux côtés de Robert Lepage pour monter l'opéra *La Damnation de Faust*, qui sera présenté l'automne prochain à New York.

Dans l'univers plus planant des mandalas, où la fragilité et la lenteur disputent la piste à la force et à l'impulsivité, l'ambiance s'annonce un brin hypnotique et méditative. *Les Mandalas du désir* met en scène un mathémati-

cienn à la recherche de « corps stellaires », qui assistera à la rencontre fortuite « d'atomes amoureux » et d'un joueur de tours, annonce le programme.

Cette seconde partie très aérienne comportera d'ailleurs un numéro de double fil de fer, une discipline extrêmement rare développée par une jeune interprète dont on dit beaucoup de bien, et un intrigant numéro de contorsion, interprété par deux jumelles, exploitant les jeux de miroirs. La trentaine de jeunes finissants se dépasseront également dans des numéros de banquines explosifs, de cerceaux aériens, de roue allemande, d'équilibre sur cannes et de trapèze.

La diversité des disciplines et le nombre grandissant des jeunes finissants formés par l'ENC (16 cette année) obligeront l'établissement, dès l'an prochain, à présenter deux créations distinctes d'une heure trente pour permettre à tous les cirassiens diplômés de faire leur tour de piste. Même cette année, il a fallu sabrer plusieurs numéros pour condenser en un peu plus d'une heure chacune des deux parties du spectacle.

« Pour ces jeunes, ce spectacle est l'occasion unique de se faire valoir avant d'entrer sur le marché du travail. Il a donc été décidé de créer l'an prochain deux shows, présentés en alternance, pour donner la meilleure chance possible à tous de présenter leurs numéros », explique Marie-Pier Turgeron, adjointe aux communications pour l'école.

Bref, deux, ce sera mieux. Non seulement pour les nombreux agents de casting qui se pointent chaque année pour dépister la crème de la crème, mais aussi pour tous les mordus de cet incontournable rendez-vous de la scène cirassienne à Montréal.

Le Devoir

MONTRÉAL • THÉÂTRE DU GESU • 15 JUIN • 20H

# Julos

www.julos.be

## BEAUCARNE

LE JASEUR BOREÁL

avec BARBARA D'ALCANTARA  
ET PATRICK DE SCHUYTER

LE DEVOIR

30\$ • Billetterie: 514.861.4036 • gesu.net



Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
en collaboration avec le Groupe de recherche  
sur l'édition littéraire au Québec  
vous invite à assister à la conférence

La naissance de la culture de masse  
dans le monde aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles

prononcée par Jean-Yves Mollier, professeur d'histoire contemporaine  
à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines et directeur de  
l'École doctorale Cultures, Organisations, Législations (COL).

> le lundi 9 juin à 19 h

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Métro Berri-UQAM  
514 873-1100 ou 1 800 363-9028  
Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

www.banq.qc.ca

GRÉLO

GROUPE DE RECHERCHE  
SUR L'ÉDITION LITTÉRAIRE  
AU QUÉBECBibliothèque  
et Archives  
nationales

Québec

## CULTURE

JAZZ

Mingus au Upstairs  
et Louis Riel à l'Off

SERGE TRUFFAUT

Stanley Gayetzky, dit Stan Getz, avait coutume d'affirmer que la contrebasse était l'instrument le plus important. Dans le jazz s'entend, évidemment. Bien conscient qu'on est un peu couillon aux entournures, on ne se permettra pas, ne serait-ce qu'une seconde, de contester cette assertion.

D'autant moins que l'aristocratie du jazz partageait un peu, beaucoup, énormément l'affection de Getz pour l'instrument le plus apte à ponctuer les moments graves et à ramener les improvisateurs au ras des pâquerettes au moment voulu, ou plutôt au bon moment. Au contrebassiste revient le devoir de touiller les notes des autres, d'en faire une sauce homogène. Bref, de lier le tout.

On se rappellera que Duke Ellington vécut comme une tragédie la mort de Jimmy Blanton. On se souviendra également que Count Basie a salué jusqu'à la fin la mobilité que Walter Page avait apportée à sa phalange du swing. On sait ce que John Coltrane doit à Paul Chambers et on sait aussi que, sans la finesse de Percy Heath, le Modern Jazz Quartet aurait été une pâle copie de ce qu'il fut. Et puis, tout un chacun sait que le plus grand des grands du jazz était et demeure... Charles Mingus!

## Entier

Ce qui nous amène à Normand Guilbeault. A ce musicien essen-



SOURCE ÉRIK SAINT-PIERRE

Normand Guilbeault

tiel qui ce soir occupera la scène du Upstairs. En fait, il va poursuivre l'enregistrement d'un live consacré à l'œuvre immense de... Mingus. Avant de proposer, dans le cadre de l'Off Festival de jazz, les compositions qu'il a écrites pour souligner les hauts et les bas politiques de Louis Riel. Spectacle qui, soit dit en passant, sera présenté au Grand Théâtre de Québec le 2 juillet prochain. Bref, l'actualité musicale se conjuguant en grande partie avec Guilbeault, c'est l'occasion de revenir sur son parcours.

Bon. C'est tout simple: depuis trente ans qu'il arpente les salles, les géographiquement proches et les physiquement éloignées, depuis trente ans qu'il fréquente les studios, Guilbeault n'a jamais, jamais, jamais permis à la frime, au racolage ou encore à la médiocrité d'accoster son territoire. Il était et reste trop passionné et trop respectueux du travail accompli par Mingus, Roland Kirk, Monk et autres artistes faisant de la «voodoo music» pour baisser la garde. En un mot, il est entier.

C'est bête à dire mais Guilbeault n'est pas un grand musicien montréalais, québécois ou canadien. Lorsqu'on ausculte le travail qu'il fait dans le jazz ou en accompagnant les Richard Desjardins de ce monde, lorsque sur tout on l'écoute, on se rend compte que l'indifférence à son endroit est impossible. Il ne laisse personne indifférent.

En fait, il n'est pas exagéré de dire et de souligner que Guilbeault est un grand de la catégorie des grands vivants. Il est le frère d'armes de Jean Derome, de David Murray, de John Zorn, d'Archie Shepp, de Hamiet Bluiett, de ces musiciens que le tonnon tranquille imposé par les Torquemada du jazz insupportent. En membre honorable de cette catégorie, Guilbeault a ceci de très rare de nos jours: la fibre contestataire. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce qu'il ait consacré des heures, des semaines, des mois de travail acharné à décrypter les compositions et les écrits de Mingus, de Jack Kerouac et de Louis Riel pour mieux en traduire, musicalement il va sans dire, les vérités.

A cela s'ajoute qu'il est membre à part plus qu'entière du TGR, comme dans Très Grand Groupe.

Soit celui qu'il forme avec le saxophoniste Jean Derome et le batteur Pierre Tanguay. A leur actif? Deux albums parus sur étiquette Ambiances magnétiques dont on conseille vivement l'achat si cela n'a pas été fait. Parce que...

Parce que ce que Guilbeault et ses complices font à trois, d'autres ne peuvent pas le faire à moins d'être une douzaine. C'est pas des blagues! Que font-ils? Ils revisitent le répertoire de Duke Ellington aussi bien que celui d'Eric Dolphy, de Lennie Tristano, de Roland Kirk ou de Misha Mengelberg. Et le plus souvent, croyez-nous, ils rajoutent. Ils bonifient ou plus exactement ils dépoussièrent des morceaux enfoncés dans la patine du temps. Bref, pour employer la langue économique, ils produisent de la valeur ajoutée.

C'est dommage, grand dommage, que ce groupe ne soit pas plus souvent invité à occuper les scènes du monde. C'est même incompréhensible. En fait, non. Si Guilbeault et ses compères ne sont pas régulièrement à l'affiche, c'est parce que leur musique n'a pas ces accents qui font écho au conservatisme ambiant comme dominant. Etant vivante, énergique et parfois décoiffante — heureusement! —, elle est propre à déranger l'ordre établi.

Tout cela dit, Guilbeault va donc enregistrer, ce soir au Upstairs, son troisième opus consacré à Mingus en compagnie de Jean Derome aux saxos, de Mathieu Bélanger aux clarinettes, d'Ivanhoe Jolicœur à la trompette, de Normand Deveault au piano, de Claude Lavergne à la batterie et de Karen Young invitée à chanter sur deux ou trois pièces.

Ensuite, le 20 juin, il présentera dans le cadre de l'Off Festival son *Projet Riel* au Lion d'Or. Depuis la première, il a peaufiné certains angles. Elagué ici, ajouté là. A ses côtés, il y aura une dizaine de musiciens ainsi que les narrateurs Fortner Anderson et Paul Chaput. Bref, ce sera sans aucun doute l'événement de la 9<sup>e</sup> édition de l'Off avec le show du Sun Ra Orchestra à la Sala Rossa.

Quoi d'autre? Rien, si ce n'est qu'il faut aller à la rencontre d'un musicien hors normes, donc incontournable. C'est dit!

Le Devoir

## En coulisse

Avant toute chose, il faut rappeler que c'est demain que débute le festival Suoni per il popolo. Le trio free-jazz de Glen Hall, William Hooker et Dominique Duval donnera le coup d'envoi à cette fête, au sens jousissif du terme, à la Casa del popolo, alors qu'Excepter, Shalabi Effect, Intercom et le All Dressed Trio se relayeront sur la scène de la Sala Rossa.

Des spectacles à l'affiche au cours des prochains jours, un est en particulier à retenir. Il s'agit du duo formé par le contrebassiste Mark Dresser et le vétéran tromboniste Roswell Rudd. Prix d'entrée: 23 \$ à l'avance, 25 \$ à la porte. Les billets sont disponibles à la Sala Rossa ainsi que chez les disquaires Cheap Thrills, L'Oblique, Atom Heart et Phonopolis. Pour plus d'information, on peut appeler au 514 284-4442.

La réédition par excellence des derniers mois? Le *Complete Capitol Recordings 1954-1955* du saxophoniste et clarinettiste Jimmy Giuffrè. Le tout a paru sur cette extraordinaire étiquette espagnole qu'est Fresh Sound. Supposons un instant que vous voulez tout savoir sur le jazz West Coast ou cool jazz mais que vous n'avez jamais osé le demander. Et alors? C'est cet album qu'il vous faut. D'autant que Giuffrè est accompagné de la fine fleur du jazz californien de l'époque. On pense notamment au batteur Shelly Manne et au trompettiste, compositeur, arrangeur Shorty Rogers. Petite note: on s'est procuré ce disque chez Cheap Thrills.

Le contrebassiste Dennis Irwin est décédé le jour même d'un concert-bénéfice organisé pour l'aider à payer ses factures médicales. Il avait 56 ans. Ceux qui fréquentaient Le Soleil levant de Dou-dou Boicel dans les années 70 se souviendront certainement de

l'avoir entendu aux côtés d'Art Blakey. Oui, Irwin fut un Jazz Messenger après et avant d'avoir accompagné Annie Ross, Johnny Griffin, Tony Bennett, Chet Baker, Stan Getz et Mose Allison. «If you live / your time will come...»

La nouvelle configuration du San Francisco Jazz Collective est la suivante: Joe Lovano et Miguel Zenon aux saxos, Dave Douglas à la trompette, Robin Eubanks au trombone, Renee Rosnes au piano, Matt Penman à la contrebasse, Stefon Harris au vibraphone et Eric Harland à la batterie.

Dans la dernière livraison de *Down Beat*, on peut lire une entrevue instructive avec le trompettiste Freddie Hubbard, aujourd'hui âgé de 70 ans. On propose également un portrait du batteur Brian Blade.

Serge Truffaut

MUSIQUE CLASSIQUE

## Nareh, tout simplement

CHRISTOPHE HUSS

L'ovation qui a jailli du théâtre Maisonneuve à l'annonce de la victoire de Nareh Arghamanyan à l'issue du Concours musical international de Montréal faisait plaisir à entendre. La jeune Arménienne a fait l'unanimité ici. Mais dira-t-on un jour, dans le milieu musical, «Nareh» comme on dit «Martha»? Cela demande beaucoup de talent, les bons concours de circonstances et beaucoup de chance.

De la chance, Nareh Arghamanyan en a eu en passant systématiquement en fin de chaque épreuve. Le jury allait délibérer avec, en tête, cette dernière impression, si forte. L'épreuve, un peu en retrait, fut sa finale, de très haut niveau pourtant.

La pianiste arménienne de 19 ans a conquis les cœurs des spectateurs par la sincérité de sa musicalité. Dis-moi comment tu joues et je te dirai qui tu es... Aucune surprise donc, lors de l'entretien accordé au *Devoir*, de se trouver face à un être humain simple, limpide et franc: «Mon premier mouvement de concerto de Tchaïkovski n'était pas bon; je n'étais tout simplement pas là. Je n'ai jamais été aussi nerveuse.» Comme une pro, la pianiste a pris les choses en main dans le 2<sup>e</sup> mouvement, elle qui s'étonne «de tout le travail que l'on peut faire en une heure de répétition». C'est elle qui a demandé à l'orchestre de jouer plus vite ce volet central. Jean-Marie Zeitouni a tout de suite été d'accord et tout le monde dans l'orchestre s'y est plié de bonne grâce.

## Grandir

Quand on lui demande de parler de cette victoire lors de sa première participation à un concours de la fédération des grands concours internationaux, Nareh Arghamanyan évoque en premier lieu la réponse du public: «Je sentais que ça passait, je ressentais le public répondre. Vraiment, j'ai joué dans quelques pays, mais je n'ai jamais vu un public comme ça.» Et en plus, c'est sincère...

Son temps de préparation a été limité au strict minimum: «15 jours au retour de Séoul», où elle avait passé, en avril, un premier concours. Contrairement à bien des candidats professionnels, que j'ai vilipendés dans ces colonnes depuis dix jours et qui présentaient en 2008 à Montréal ce avec quoi ils essayaient déjà de se faire valoir ailleurs en 2003 et en 2004 (Elizabeth Schumann, pour ne pas la nommer), Nareh Arghamanyan a changé complètement son programme entre Séoul et Montréal.

«C'est curieux, dit-elle, ces dernières semaines, je me suis sentie grandir.» Mais elle n'a pas été sur une sorte de nuage tout le temps. À la surprise des spectateurs, sans doute, elle nous révèle qu'elle était «vraiment malade» le soir de sa demi-finale: «J'ai pris des cachets dans l'après-midi, mais je n'étais pas à l'aise du tout. J'ai fait moins bien que ce que je pouvais et le piano répondait d'ailleurs moins. J'avais l'impression d'être à 30 ou 40 % de mes possibilités.» Trente à quarante? Quand elle est à 100 %, ça doit être quelque chose!

Le 1<sup>er</sup> Concerto de Tchaïkovski en finale n'était pas un choix de cœur. «Je l'aime bien, je le jouais pour la seconde fois et je le présenterai aux Boston Pops le 21 juin, puis à Tanglewood cet été, dit-elle. Mais je l'ai surtout choisi parce que les concertos russes, ça marche; ce sont des concertos gagnants», une réflexion qui recoupe exactement celle exposée par le jury lors d'une rencontre avec la presse mercredi. Par opposition, les juges classent le 1<sup>er</sup> Concerto de Chopin, le Concerto de Schumann et les concertos de Mozart parmi les «concertos perdants». Justement, le 1<sup>er</sup> Concerto de Chopin est le concerto préféré de Nareh Arghamanyan, qui le cite juste après le 2<sup>e</sup> Concerto de Saint-Saëns et le 1<sup>er</sup> Concerto de Liszt.

La phrase la plus percutante lors de la rencontre avec le jury a été celle du Hongrois Imre Rohmann: «Les pianistes qui m'intéressent sont ceux pour lesquels j'aurais envie d'acheter un billet s'ils donnaient un récital.» Voilà le critère de ce juge (chacun semblait en avoir un différent, d'ou, sans doute, l'étrangeté de certains choix), qui n'a trouvé au concours que deux pianistes de ce calibre: Nareh Arghamanyan et Alexander Moutouskine.



PHOTO GUNTHER GAMPER

Nareh Arghamanyan a fait l'unanimité au Concours musical international de Montréal.

Quant à la lauréate, son concurrent dont elle aimerait voir un concert est Sergei Saratovski, le Russo-Canadien, qui l'a impressionnée dans la *Sonate* de Bartók et la *Sonate en ré majeur* Hob. XVI:37 de Haydn.

## La miraculée

Cette pianiste qui sera diplômée en 2009 de l'Université de Vienne ne sait pas si elle va poursuivre des études ou tenter de se lancer d'emblée dans une carrière. Peut-être un concours du calibre des plus grands l'aidera pour cela. Apparemment, le Concours Busoni a sa faveur.

La jeune femme, dont le modèle pianistique est Claudio Arrau mais qui admire aussi Martha Argerich, Wilhelm Kempff et Mitsuko Uchida, a un destin assez étonnant. La prolifique communauté arménienne présente lors des finales avait échafaudé dans les coulisses toute une légende autour de la «miraculée du tremblement de terre en Arménie». La rumeur grossissait comme la taille des sardines dans le port de Marseille. Etant née six semaines après la tragédie de décembre 1988, on sentait qu'il y avait comme une certaine exagération à tout cela. Mais tout de même un fond de vérité, recadré par Nareh Arghamanyan: «En fait, c'est vrai, j'ai failli mourir à la maternité. Il y a eu des répliques après le gros tremblement de terre et on m'a raconté que quelqu'un, lors d'une de ces répliques, m'avait laissée au bord d'une fenêtre alors que je n'étais âgée que de quelques jours, alors qu'il faisait moins 20 degrés dehors. Je suis restée trois heures ainsi. On m'a dit que j'ai eu beaucoup de chance de ne pas mourir de froid.»

Une fois la vie sauve, Nareh met les bouchées doubles. «Je me suis mise au piano à cinq ans. J'ai commencé par composer. Puis à six ans, j'ai arrêté la composition et me suis entièrement consacrée au piano.» Elle donne son premier récital à la fin de sa sixième année, gagne son premier concours à sept ans. Trois fois par semaine ses parents font deux heures de route pour l'amener prendre des cours à Erevan, la capitale de l'Arménie. Conséquence: à 11 ans, elle gagne le second prix au Concours Gina Bachauer. «Le montant du prix a permis à mes parents de s'acheter un logement à Erevan», se souvient-elle. À 14 ans elle a bouclé son cursus scolaire (!), mais au lieu de rentrer à l'université, elle part pour Vienne étudier le piano. Elle y vit avec sa mère, sa sœur et son frère.

Mercrdis, parmi mes courriels, j'avais un message de Mario Labbé, président d'Analekta, me demandant de «dire à la pianiste arménienne. J'ai bien hâte de faire un disque avec elle.» Tout le monde a hâte, comme j'avais hâte, pour la première fois en cinq ans, de faire le portrait d'un lauréat de concours. Beaucoup ont hâte de la réentendre ici, hâte de la voir jouer le 1<sup>er</sup> Concerto de Chopin, hâte de savoir si, un jour, dans dix ou quinze ans, le monde musical l'appellera «Nareh». On se souviendra alors que ce prénom a éclaté à Montréal.

Collaborateur du Devoir

PALAIS MONTCALM

Abonnez-vous

à 3, 4 ou 5 concerts

à partir de

105 \$\*

Série Jazz et musique du monde

Saison 2008-2009

Courez la chance de gagner un crédit-voyage de 2 000 \$ offert par Voyages CAA-Québec en vous abonnant avant le 23 juin 2008. Détails sur le www.palaismontcalm.ca



Tcheka



Oregon



I Muvrini



Dobet Gnahré



Mariza

Autres séries d'abonnements:  
Classique - À la carte - Après-midi - OSQ

\* taxes et frais de service inclus

Billetterie: 418 641-6040 • 1 877 641-6040

www.palaismontcalm.ca

Grand partenaire  
BANQUE NATIONALE

Voyages

leSoleil

VILLE DE QUÉBEC

VILLE DE QUÉBEC

Hydro Québec

présente

## festival Orford 2008

FORFAIT REPAS-CONCERT  
À L'AUBERGE DU CENTRE D'ARTS ORFORD  
Forfait « Repas et concert professionnel » : 525 \$ p.p.  
Forfait « Repas et concert de la relève » : 205 \$ p.p.

CONCERT PROFESSIONNELS  
pour 3, 6, 12 ou tous les concerts :  
obtenez de 10 à 25% de rabais

BEAUX CONCERTS DE LA RELEVÉ  
Passport 8 concerts : 255 \$  
Passport 20 concerts : 505 \$

DU 20 JUIN AU 16 AOÛT 2008  
www.arts-orford.org

3165, chemin du Parc, Orford (Québec)  
billetterie@arts-orford.org | T 819 843-3981  
1 800 567-6155 (sans frais au Canada)

centre d'arts  
orford

# DE VISU

## Hors d'usage et efficaces

### LAMBINATIONIQUE

Peter Flemming  
Oboro  
4001, rue Berri, local 301,  
jusqu'au 21 juin.

### JÉRÔME DELGADO

**M**anuel (ou Manual) est certainement la machine la plus active des cinq exposées. Son balai balaie ou, si votre visite du centre Oboro coïncide avec le mouvement contraire, c'est la poussière qui s'accumule en petits monticules.

Oui, la machine est active, ses actions, visibles, laissent des traces — le sol prend même une teinte à force d'être déblayé. Cependant, les gestes, répétitifs, toujours rotatoires, demeurent lents. Très lents. Comme si ce robot, las de faire une chose et son contraire, mourait tranquillement.

Les quatre autres œuvres cinétiques de cette exposition, faisant de l'électronique et de la robotique quelque chose d'insensé, semblent encore plus branchées au respirateur artificiel. Si la chance vous sourit, un bruit soudain vous permettra de croire que vous assisterez à un éventuel, mais peu probable, réveil. L'expo s'intitule *Lambinatronique*. Les installations, œuvres de Peter Flemming, un artiste canadien aujourd'hui établi à Montréal, sont en effet lambines, mollasses et peu aptes à travailler. À l'entendre parler, ses machines sont presque humaines, ont leur propre personnalité, et «leur comportement peut être perturbé».

Flemming reconnaît d'emblée revenir «chaque jour» pour ajuster, vérifier, améliorer certains filages. «C'est comme un piano qu'il faut accorder constamment», dit-il. L'œuvre *Chœur de moteurs* peut se faire aussi entendre à l'occasion. Des panneaux de verre disposés en cercle y émettent des sons selon une lente rotation; l'œuvre est hautement poétique, dans la lignée du *Motet à quarante voix* de Janet Cardiff ou du *Echotriste* de Jean-Pierre Gauthier.

### Ode à la paresse

À contre-courant du rendement maximal qui caractérise notre société pro-machines, Peter Flemming propose des objets dont la performance découle de nom-

breux aléas. À commencer par le taux d'ensoleillement: ces pièces carburent à l'énergie solaire. Il y a longtemps que les puits de lumière d'Oboro n'avaient pas ainsi été mis à profit, depuis peut-être l'expo *Pipilotti Rist* (2000). Ça change des salles sombres.

L'allure archaïque et artisanale des machines et le résultat peu perceptible ne font pas moins de l'artiste un habile technicien. D'ailleurs, si *Manuel*, la seule œuvre ancienne (de 2001), fonctionne mieux que les autres, c'est que l'artiste a légèrement trafiqué son alimentation. Les autres, tel que ce monstre composé d'un baril et de plusieurs bidons d'eau (*Écoulement délibéré en vue d'abaisser un lest lambin en pleine lévitation*, œuvre de 2008), vibrent au rythme de petites doses d'énergie.

À l'instar de son bon ami Jean-Pierre Gauthier, Flemming est un fêru d'électronique. Il en est même un fou fini, si l'on se fie aux quelques ma-

nuels illustrés exposés, une petite part de ce qu'il collectionne et qui l'obsède depuis son enfance. En fait, et là est tout le plaisir à voir ces installations cinétiques au repos, à ne pas les voir agir, finalement, Peter Flemming lance une ode à la paresse, un appel au calme, une invitation à prendre le temps. Qu'il se tourne vers l'énergie solaire (et un jour l'éolienne, projette-t-il) ne découle par d'un engagement politique. Il se montre même critique: ces nouvelles grandes industries imposeront aussi leurs routines de consommation, leurs obsessions de rendement et de fonctionnalité.

Métaphores humaines, aux gestes «inutiles», les installations électromécaniques de Flemming ont aussi leur portée poétique. Réflexion sur l'apesanteur (une brique suspendue), sur les éléments naturels (soleil, eau), l'œuvre *Écoulement délibéré...* et son *Prototype (pièce expérimentale antérieure)* sont une évocation d'un système, d'un réseau complexe de canaux et de conduits.

«Il y a beaucoup de petits éléments qui prennent le temps de se connecter, dit-il, C'est comme un arbre qui pompe son eau lentement des racines jusqu'au sommet.»

Collaborateur du Devoir



Capture de sons V.L.F. sur la Baltique, 2002, de Jean-Pierre Aubé

© WWW.KLOUG.ORG/EMMANUELLE LEONARD

## Un trio de phénomènes

### PHENOMENA

Galerie de l'UQAM  
1400, rue Berri, salle J-R120,  
jusqu'au 21 juin.

### JÉRÔME DELGADO

**E**n marge de la grosse Triennale québécoise du Musée d'art contemporain, voici la version de la Galerie de l'UQAM, format réduit et thématique. Un trio d'artistes (Jean-Pierre Aubé, Patrick Coutu, Isabelle Hayeur) aussi phénoménaux que ce que le musée d'Etat prétend présenter — Coutu et Hayeur font d'ailleurs partie de la Triennale.

L'expo universitaire porte certes le titre de *Phenomena* pour d'autres raisons, elle n'en est pas moins censée réunir trois phéno-

mènes. Louise Déry, la directrice de la galerie (ici comme commissaire), ne cache pas, elle, ses intentions. Elle reconnaît volontiers avoir voulu profiter du séjour à Montréal d'un grand nombre de commissaires internationaux (les congressistes de l'IKT de passage il y a quelques jours) pour montrer nos «jeunes» talents.

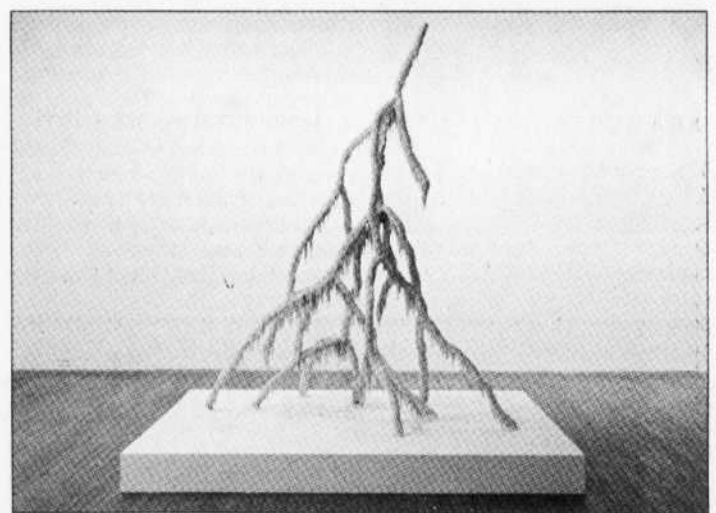
Qui sait ce que ces experts de l'étranger auront vu et retenu de tout l'éventaire qu'on leur aura soumis; *Phenomena* en demeure sans doute un des meilleurs «résultats». L'exposition ne se démarque pas seulement par la qualité du travail exposé, mais aussi pour sa diversité (photographie, sculpture, vidéo, art sonore) et la cohérence, la justesse, de son thème.

Ancrée indirectement dans les préoccupations environnementales actuelles (telle la vulnérabilité de la planète), l'expo propose une exploration du genre paysage et un survol de la manière dont des artistes le transcendent aujourd'hui.

### D'une forme de représentation à l'autre

Le trio Aubé-Coutu-Hayeur (chacun ses moyens et ses techniques) sonde des phénomènes naturels (ou pas) et peu perceptibles à l'œil humain — et à l'oreille. Vestiges enfouis, territoires modifiés, champs magnétiques... Voilà la révélation, plus poétique qu'accusatrice, des dessous de notre civilisation et des effets de notre présence sur la terre.

En galerie, la cohabitation de ces univers est fort habile et va de soi. Parfois, elle est de l'ordre de



Chute, 2007, de Patrick Coutu

© PATRICK COUTU/RICHARD-MAX TREMBLAY/GALERIE SIMON BLAIS

l'ambiance générale, atmosphérique pourrions-nous dire, un esprit zen régnant et invitant à la contemplation, à la méditation. Les ondes hertziennes de très basse fréquence que Jean-Pierre Aubé diffuse à la grandeur de la salle en sont certainement responsables, mais pas seulement. La lenteur de ses vidéos, l'impression de désolation, d'abandon que laissent entrevoir les sculptures de Patrick Coutu et les paysages en métamorphose photographiés par Isabelle Hayeur contribuent largement au recueillement.

Certaines œuvres se répondent, se complètent assez bien, comme dans ce face-à-face entre l'image *Retournement*, d'Hayeur, et la structure *Vent soudain*, de Coutu. L'une dévoile des trésors souterrains, la seconde, les forces aériennes, les deux le fai-

sant dans des tonalités sombres et mystérieuses.

*Phenomena* nous fait passer d'une forme de représentation à une autre, de l'avatar 2D à l'objet et à sa matière très présente, puis à cet élément fugace, presque intangible, qu'est le son. Le paysage, les paysages dévoilés sont à la fois réels et inventés, fonctionnant autant grâce au touché de l'artiste que par leur nature même.

Il en va ainsi des pièces de Patrick Coutu. Un travail déjà notable parce qu'il est élaboré selon un renversement du processus habituel de la sculpture. Ses figures, arbres, rochers et autres terrains en creux ne naissent pas par suppression de la matière, mais par son accumulation. Une accumulation plus ou moins contrôlée, l'artiste laissant le temps et le hasard faire son œuvre. *Chute* est une majestueuse arborescence, dont on peut encore remarquer l'écoulement de la matière.

D'Isabelle Hayeur, fort visible ce printemps (chez son galeriste, Pierre-François Ouellette; dans *Oikos*, l'expo inaugurale de la galerie SBC, à la Triennale...), Louise Déry a surtout retenu du travail ancien, à une photo près (sur six). Malgré cette impression de déjà-vu (bon, il faut croire que les Européens la découvrent), les images demeurent persuasives.

Jean-Pierre Aubé parcourt depuis plusieurs années des régions éloignées et capte des bruits secrets grâce à des récepteurs d'ondes qu'il patente et dont il colore d'une traduction visuelle (des lignes sur vidéo, des boutons lumineux et un tout un dispositif électronique). Sa suite vidéo *V.L.F. Natural Radio*, tournée en 2002 et 2003 au Québec, en Finlande et en Écosse, magnifie des sites naturels (ciel, montagnes et eaux) par des travellings lents ou des plans fixes. En apparence, il ne se passe rien. En réalité, la vie ne s'arrête jamais, ces magnifiques vues n'étant pas si inanimées. La multitude de sons (les V.L.F.) à entendre le révèle.

Collaborateur du Devoir

**Les beaux détours**  
CIRCUITS CULTURELS

Cet été, trois dates pour **LE LOUVRE À QUÉBEC**  
28 juin - 23 juillet - 23 août

Deux concerts au **FESTIVAL DE LANAUDIÈRE**  
5 juillet - 2 août

Aussi, le **FESTIVAL DE TANGLEWOOD**, de **MARLBORO...**  
25-26-27 juillet

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

**MUSÉE D'ART DE JOLIETTE**

08 É t é

Jean-Paul Lemieux La Période classique, 1950-1975 11 mai - 31 août 2008	Françoise Sullivan Les Saisons Sullivan 25 mai - 31 août 2008
Tacita Dean Fernschturn 11 mai - 24 août 2008	Oswaldo Macià Calamny • Surrounded in Tears • Something Going on Above my Head 25 mai - 24 août 2008
Luis Jacob A Dance for Those of Us Whose Hearts Have Turned to Ice • Album III 25 mai - 31 août 2008	

145, rue Wilfrid-Corbell  
Joliette (Québec) CANADA  
(450) 756-0311  
www.musee.joliette.org

Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

Armoire aux  
mémories, 2006  
Objets divers et lumière  
40 x 153 x 24 cm

Et si j'étais tout ce que  
j'ai rêvé d'être, 2004  
Méduse morte  
16 x 32 cm

**Sylvie Gosselin  
et Luc Prairie**  
MÉMORIAL - suites lumineuses

**Marie-Ève G. Rabbath**  
... et si j'étais tout  
ce que j'ai rêvé d'être...

Jusqu'au 22 juin 2008  
Commissaire : Jessica Dupont

Salon  
**KIPRED-PELLON**  
MAISON DES ARTS DE LAVAL  
1395, boulevard de la Concorde Ouest  
Renseignements : 450 562-4440  
www.ville.laval.qc.ca

Ouvert de mardi au dimanche de 13 h à 17 h.  
Le vendredi de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h.  
Entrée libre.

**MARCELLE FERRON**

RÉTROSPECTIVE

Jusqu'au 28 juin

GALERIE SIMON BLAIS  
www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

**CHRISTOPHER MANGIARACINA**

BEAUX-ARTS DES AMÉRIQUES  
COLLINS LEFEBVRE STONEBERGER

4928 rue Sherbrooke Ouest  
www.collinslefebvestoneberger.com

Exposition **L'ÂGE DE RAISON**  
François Gougeon  
du 31 mai au 6 juillet  
Vernissage, samedi le 31 mai, 14h

Atelier Pouf-Pouf et compagnie  
1675, rue Amherst, Montréal 514.509.6536

Participez au TIRAGE d'une toile d'une valeur de 200\$  
Inscrivez-vous en personne lors de votre visite de l'exposition  
OU visitez WWW.FRANCOISGOUGEON.COM

K-FILMS AMÉRIQUE présente  
« Des dialogues pétillants d'intelligence. »  
**Un baiser s'il vous plaît**  
Un film de Emmanuel MOURET  
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

# Cinéma

**exCentris**  
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206  
**LES PLUS BEAUX YEUX DU MONDE** 15h15 - 19h05  
/ CHARLOTTE LAURIER

## À force de presser le citron...

### SEX AND THE CITY

Écrit et réalisé par Michael Patrick King. Avec Sarah Jessica Parker, Kim Cattrall, Cynthia Nixon, Kristin Davis, Chris Noth, Jennifer Hudson. États-Unis, 2008, 135 min.

### FRANÇOIS LÉVESQUE

La suite cinématographique des aventures télévisuelles du plus célèbre quatuor new-yorkais est arrivée. Un prolongement espéré, abandonné, repris, laissé puis ramené. À force, on avait un peu renoncé. Mais c'eût été bien mal connaître Hollywood que de le croire capable de lâcher prise sur un projet potentiellement porteur de centaines de millions de dollars, d'autant que les comédiennes demeureraient partantes, pour peu que le chèque allonge le bon nombre de zéros. Comme dirait Samantha: «*Good for them.*»

Pour le spectateur, toutefois, ces retrouvailles s'avèrent beaucoup moins fabuleuses que la garde-robe des protagonistes, toutes très chics. À cet égard, les habitués remarqueront que les revenus de Carrie Bradshaw semblent avoir plus que triplé durant cet intervalle de cinq ans. Ceci étant dit, la production a scrupuleusement respecté le look et le ton de la populaire série, ainsi que la dynamique entre les quatre femmes. Tout a été mis en œuvre afin que ce retour se fasse en douceur et, surtout, dans la bonne humeur (grâce à Samantha, encore une fois). Malheureusement — voilà, c'est dit — malheureusement, la sauce ne prend pas. Après être demeuré trop longtemps au four — pardonnez les analogies culinaires —, ce soufflé-là ne lève plus.



Les quatre héroïnes de *Sex and the City* dans sa version cinématographique

Prévisible et convenue à l'extrême, *Sex and the City*, le film ressemble à une demi-saison. Comme la sixième et dernière, qui avait été séparée en deux, sauf que le résultat, ici, est d'une triste banalité. Exit la fraîcheur, l'éclat... On se demande par ailleurs pourquoi les producteurs n'ont pas simplement opté pour un retour télé, le traitement visuel étant le même. C'est d'ailleurs dommage, car tant qu'à faire un film de cinéma, autant le réaliser avec ce format en tête. Mais non, Michael Patrick King se cantonne bien sagement aux techniques qu'il connaît le

mieux, ce qui confère à l'ensemble des airs de téléfilm compétent mais très épisodique. Pas étonnant venant du studio HBO, qui en produit des masses pour la télé et le marché du DVD. Que voilà une belle occasion ratée.

Les quatre actrices tirent bien leur épingle du jeu: normal, elles connaissent fort bien leurs personnages. Cynthia Nixon (Miranda) reste la plus touchante et Kim Cattrall (Samantha), la plus drôle. Kristin Davis (Charlotte), malgré un gag mémorable au Mexique, est un petit éclipsée. Sarah Jessica Parker (Car-

rie), co-productrice, cimente le tout avec assurance et modestie, laissant volontiers à ses consœurs certaines des meilleures réparties. Or quelques répliques savoureuses ne suffisent pas à meubler 135 longues minutes qui correspondent, rappelons-le, à environ six épisodes. Et après avoir en vain attendu l'euphorie de l'ivresse, on finit par se résigner. Car, à force de presser le citron, les producteurs ont tout bêtement oublié de préparer le cocktail qui va avec.

Collaborateur au Devoir

## Ces inconnus dans la maison

### THE STRANGERS (LES INCONNUS)

Écrit et réalisé par Bryan Bertino. Avec Liv Tyler, Scott Speedman, Glenn Howerton, Gemma Ward, Laura Margolis, Kip Weeks. États-Unis, 2008, 77 min.

### FRANÇOIS LÉVESQUE

Historiquement, le cinéma d'horreur américain a souvent agi comme un baromètre de l'humeur ambiante. Dans les années 1950, les films mettant en scène des hommes et des insectes mutants (*The Fly* et ses suites, *Tarantula*, *Them!*) rendait compte de la menace atomique que faisait planer Philip Kaufman a enterrée en 1978 avec son fascinant remake de *Invasion of the Body Snatchers*. Oui, à chaque époque son horreur. Les adolescents charcutés par leurs pèches des *Friday the 13th*, *Nightmare on Elm Street* et autres suites au *Halloween* de Carpenter ont annoncé puis confirmé le retour du conservatisme alors que Reagan prenait le pouvoir pour deux mandats. Et aujourd'hui, l'Amérique puritaine semble appréhender un règlement de compte.

En tablant sur ce malaise, *The Strangers*, qui pourrait s'appeler *Funny Games: Le Retour*, s'assure un auditoire captif. De fait, le fossé qui sépare adultes et jeunes à l'ère du virtuel en inquiète plus d'un. Au-delà de sa critique intellectuelle, les deux *Funny Games* de Michael Haneke tablaient sur le même phénomène: l'adulte craint le jeune, qu'il ne reconnaît plus, et ne se reconnaît plus non plus. Et nous voici de retour à la bonne vieille peur de l'inconnu; la peur de l'autre. Il s'agit là du meilleur moteur de l'horreur, et le premier long métrage de Bryan Bertino s'en alimente de manière assez efficace.

Si le récit, parfois insoutenable, est propice aux sueurs froides, les mésaventures de ce couple terrorisé dans sa propre maison par des inconnus masqués rappellent

beaucoup trop *It*, de David Moreau (qui lui évoquait *Devil Times Five* et *Who Could Kill a Child?*) Bref, rien de neuf sous le soleil, mais le tout, il faut bien l'admettre, demeure extrêmement bien exécuté. La mise en scène minimaliste de Bertino distille un climat inquiet qui laisse place à une franche terreur à mesure que l'étai se resserre. Le jeu sur la profondeur de champ et la focalisation est particulièrement réussi. L'est également le montage sonore, qui contribue grandement à instaurer une ambiance empreinte d'étrangeté. Un clin d'œil visuel au film culte *Alice, Sweet Alice* assure lui aussi quelques frissons.

Un film comme *The Strangers* s'adresse, d'une part, à un jeune public amateur d'épouvante et, d'autre part, à une audience de connaisseurs du genre. Ces derniers apprécieront l'exécution (!), mais, surtout, les références. Peut-être pardonneront-ils les longueurs du deuxième acte, car il y en a, même à 77 minutes. En télégraphiant dès le début son dénouement, Bertino nous force à questionner la pertinence de l'ensemble. Peut-être était-ce le but. Car le film, comme tous ses prédécesseurs, est d'un nihilisme absolu. Pour plusieurs, ces œuvres sont moralement problématiques. Haneke s'est fait le champion de cette approche. Pour d'autres, le frisson prime sur la question. A vous de choisir votre camp.

Collaborateur au Devoir



SOURCE ALLIANCE

Même à 77 minutes, *The Strangers* de Bryan Bertino comporte des longueurs.

## Francis Ford Coppola: vision et démesure

### FRANÇOIS LÉVESQUE

Durant tout le mois de juin, la Cinémathèque québécoise présente une rétrospective de l'œuvre de Francis Ford Coppola, cinéaste important que la jeune génération connaît peut-être surtout comme le père (et producteur) des films de Sofia. Certes, le patriarcat s'est fait plutôt discret ces dernières années. Récemment, son très anticipé *Youth Without Youth*, première réalisation après dix ans d'absence, n'a guère suscité d'intérêt. Mais il serait bien hasardeux de déclarer terminée la carrière de celui qui a donné au monde *The Godfather Part I* (11 juin, 18h30; 20 juin, 16h) et *Part II* (13 juin, 16h et 21h; 21 juin, 17h), *The Conversation* (19 juin, 18h30) et *Apocalypse Now* (7 juin, 17h; 22 juin, 19h), quatre authentiques chefs-d'œuvre. Qu'ils datent des années 1970 importe peu: il les a tous produits, réalisés et scénarisés. C'est énorme. Quant à *Apocalypse Now*, un coup d'œil au formidable documentaire *Hearts of Darkness: A Filmmaker's Apocalypse* (22 juin, 17h) suffit pour prendre la pleine mesure de l'implication totale de Coppola dans son art. Chantre de la démesure, il préféra jadis la faillite à la compromission de sa vision artistique. Qui dit mieux?

On le sait, la décennie des années 1970 fut particulièrement faste pour le cinéma américain, et ce, en grande partie grâce à Robert Evans, alors tête dirigeante de la Paramount. C'est lui qui donna le feu vert au premier *Godfather* et qui commanda à Coppola, deux ans plus tard, le scénario de *The Great Gatsby*. L'année 1974 vit donc le scénariste, producteur et cinéaste mener de front trois projets d'envergure: l'adaptation du roman de F. Scott Fitzgerald pour le réalisateur anglais Jack Clayton, la suite attendue de *The Godfather* et une production personnelle, *The Conversation*. On connaît la suite.

### Une carrière fort active

Ce qu'on sait moins, c'est que Coppola roulait déjà sa bosse à Hollywood depuis près de quinze ans. Dès 1960, il travailla sur d'obscurs films X, avant que Roger Corman ne lui donne sa chance, comme à tant d'autres, avec un projet «présentable». Le film, *Dementia 13* (12 juin, 20h30), ne passa pas à l'histoire, mais ravit le public des *drive-in* et prouva que le jeune metteur en scène pouvait se débrouiller avec pas grand-chose. C'est trois ans plus tard, en 1966, que commença vraiment sa carrière. *You're a Big Boy Now* (13 juin, 20h30), film daté mais intéressant pour cette même raison, était son mémoire de maîtrise à UCLA et valut à Geraldine Page une nomination aux Oscars. *Finian's Rainbow* séduisit quelques critiques mais fut un bide, la comédie musicale, même avec Fred Astaire, étant passée de mode à la fin de 1968. *The Rain People* (14 juin, 19h), touchant *road movie* où James Caan et Shirley Knight forment un bouleversant couple de fortune, reste méconnu mais demeure l'un des plus beaux films de Coppola. En 1970, il partagea l'Oscar du meilleur scénario adapté pour *Patton*.

Les années 1980 s'avèrent artistiquement riches, mais difficiles du point de vue pécuniaire. La débâcle de l'éléphantine *One From the Heart* (18 juin, 18h30; 19 juin, 20h30) jumelée à celle de *Hammitt* la même année mirent la maison de production du réalisateur, Zootrope, sur la paille. En adaptant deux romans pour jeunes adultes de S.E. Hinton, *The Outsiders* et *Rumble Fish* (6 juin, 16h) en 1983, Coppola ne cachait pas vouloir renflouer ses coffres. Il gagna en partie son pari mais s'en trouva exténué. Le très médiatisé *Cotton Club* ne fut pas exactement de tout repos. La popularité de Kathleen Turner assura le succès de *Peggy Sue Got Married* (4 juin, 20h30) mais *Gardens of Stones* (5 juin, 20h30), avec son vieux complice

James Caan, fut pour le réalisateur un cuisant échec commercial. Dans le récit de la vie de P.T. Tucker, Coppola trouva de nombreux échos à sa propre vie. *Tucker: The Man and His Dream* (18 juin, 20h30) fut salué par la critique mais accueilli tièdement par le public. De guerre lasse, il céda aux pressions de Paramount et entreprit la production de *Godfather Part III* (15 juin, 19h; 25 juin, 18h30). Loin d'atteindre la grandeur des illustres précédents, le film s'avère cependant bien meilleur qu'on voulait bien l'écrire alors. Son brillant *Bram Stoker's Dracula* (8 juin 19h; 21 juin 21h), symphonie baroque aussi macabre que romantique, constitue avant toute chose un vibrant hommage au septième art.

Présentement plongé (nul doute que c'est le mot qui convient) dans le tournage de *Tetro*, la saga d'une famille d'immigrants italiens, Coppola semble avoir retrouvé le goût de la pellicule après l'inégale mais ambitieuse aventure que fut *Youth Without Youth* (1er juin 19h; 6 juin 20h30). C'est là une excellente nouvelle, d'autant plus que certains recoupements avec *The Godfather Part II* sont déjà manifestes. Gageons cependant que le roublard cinéaste prendra soin de dérouter son monde. Oui, tant

qu'un souffle de vie parcourra son corps, il sera toujours prématuré de décréter que Francis Ford Coppola n'a plus rien à dire. Entre-temps, on se rend à la Cinémathèque québécoise et on prend une ou deux leçons de cinéma. On trouvera la programmation complète à [www.cinemathèque.qc.ca/af-fiche/index.html](http://www.cinemathèque.qc.ca/af-fiche/index.html)

Collaborateur au Devoir

[www.cinemaduparc.com](http://www.cinemaduparc.com)  
48\$ pour 10 films: tout un programme!

**CANNES 39 PALMES D'OR**

LE FESTIVAL DE CANNES SE POURSUIT au CINÉMA DU PARC, il faut voir (ou revoir):

LE GUEPARD MISSING  
PARIS, TEXAS LE TAMBOUR  
PADRE PADRONE THE SCARECROW  
UN HOMME ET UNE FEMME SECRETS AND LIES  
LE SALAIRE DE LA PEUR ROSETTA

HORAIRE COMPLET DANS VOTRE JOURNAL, SUR NOTRE SITE WEB

Salle 2 en primeur X X Y stationnement gratuit 3 heures  
en espagnol avec s.-t. fr. à 19h15 un grand film argentin

**CINÉMA DU PARC**  
3575 Du Parc 514-281-1900

« Un vrai régal! Une petite merveille qui met durablement en état de grâce. »  
Anatolia Nicoud, La Presse

**DÉLICE PALOMA**

INVITER TRICHI HICHI AVIEN PRINCE D'ORVILLE LUNDI  
UN FILM DE THIBAUD PHOENIX

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS

FESTIVAL DE CANNES  
PRIX DU SCÉNARIO - PRIX DU JURY GÉMINIQUE

PRIX DE L'ACADÉMIE DU CINÉMA ALLEMAND  
**GAGNANT DE 4 LOLA**  
MEILLEUR FILM • MEILLEUR RÉALISATEUR  
MEILLEUR SCÉNARIO • MEILLEUR MONTAGE

« Une fresque remarquable (...) que le spectateur ressentira dans sa chair tellement le portrait est émouvant. Et juste. Bien plus qu'un excellent long métrage. De l'autre côté est en effet un film important. »  
Marie-Anne Lacroix, La Presse

**DE L'AUTRE CÔTÉ**  
FILM DE FATH AKIN

V. ORIGINAL AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS  
EX-CENTRIS 15h30 - 18h00 - 21h30

V. ORIGINAL AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS  
LE FORUM 22 18h00 - 19h00 - 21h30

**ARCHAMBAULT**  
Une compagnie du Québecor Média

**PALMARÈS DVD**

Résultats des ventes:  
du 20 au 26 mai 2008

- NATIONAL TREASURE 2 : BOOK OF SEA
- NOS ÉTÉS Saison 4
- 24 Saison 1
- LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
- PIROTT Coffret 3
- INDIANA JONES The Adventure Collection
- PRINCE RODOLPHE : L'HÉRITIER DE SISSI
- DIARY OF THE DEAD
- ANGÉLIQUE Collection complète
- THE GOLDEN COMPASS
- I'M NOT THERE
- C.A. Saison 2
- LA LINÉA
- LES TROIS ACCORDS EN BEAU COUNTRY
- ZAPPA PLAYS ZAPPA
- MARTIN MATTE Comment devenir excellent
- P.S. I LOVE YOU
- CINÉMA 16 : EUROPEAN SHORT FILMS
- ALEX KOVALEV Trucs et méthodes d'entraînement
- CINÉMA 16 : AMERICAN SHORT FILMS

« Ce que Robin met en lumière dans ce documentaire fouillé est extrêmement perturbant. »  
— Aleski K. Lepage, La Presse

« Une sorte d'Erreur boréale qui cible cette fois une multinationale accusée de faire main basse sur l'alimentation planétaire. »  
— Louis-Gilles Francoeur, Le Devoir

« Enfin, un éclairage inédit sur Monsanto... Le résultat est percutant... »  
— Valérie Lesage, Le Soleil

Un film de Marie-Monique Robin

**LE MONDE SELON MONSANTO**

ROBONDOP - AGENT ORANGE - 2,4,5-T - POSILAC - PYRALÈSE - TERMINATION - VIZELARD - BIODINE - GLYPHOSATE - OGM - HORMONE DE CROISSANCE - PCB

DE LA DIOXINE AUX OGM, UNE MULTINATIONALE QUI VOUS VEUT DU BIEN

[www.onf.ca/lemondelonmonsanto](http://www.onf.ca/lemondelonmonsanto)

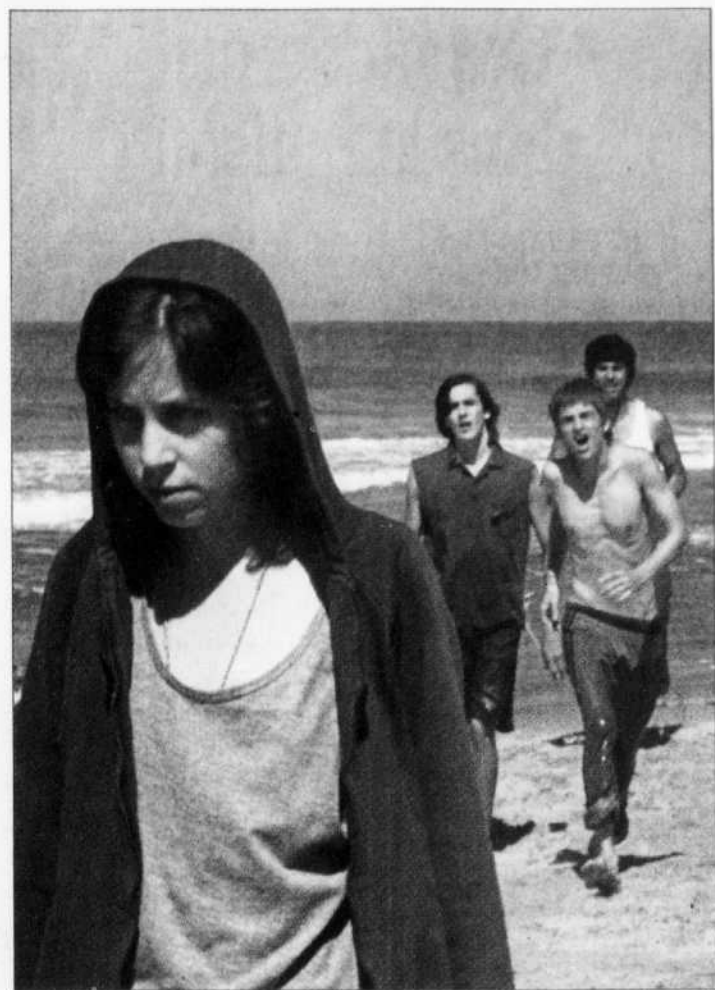
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

VERSION FRANÇAISE  
EX-CENTRIS 15h30 - 18h00 - 21h30  
CINÉMA LE CLAP LES PROMENADES DE LÉVIS CINÉMA LIDO

VERSION ANGLAISE  
CINÉMAS AMC LE FORUM 22  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

# Cinéma

## Parler pour ne rien dire



SULI (Valeria Bertuccelli), hermaphrodite dont le secret s'ébruite, n'est pas à l'abri des menaces et de la curiosité morbide d'adolescents atterrés.

### Émouvant portrait de famille

XXY

Réalisation et scénario: Lucia Puenzo, d'après un conte de Sergio Bizzio. Avec Ricardo Darín, Valeria Bertuccelli, German Palacios, Carolina Peleritti. Image: Natasha Braier. Montage: Beatushka Wojtowicz. Musique: Andrés Goldstein et Daniel Tarrab. Argentine-Espagne-France, 2007, 91 min.

ANDRÉ LAVOIE

Entre la tête, le cœur et le corps de n'importe quel adolescent, le dialogue semble impossible. Alors, imaginez un instant ce même dialogue chez les hermaphrodites, ceux que la nature (et malheureusement, comme plusieurs scientifiques l'affirment, notre environnement contaminé) a pourvu à la naissance des appareils génitaux des deux sexes. Pour les nouveaux parents, la nouvelle a l'effet d'une bombe et l'option de l'opération chirurgicale devient un choix déchirant.

Pour son premier long métrage de fiction, Lucia Puenzo, fille du réalisateur argentin Luis Puenzo (*L'Histoire officielle*), explore cette réalité complexe sans pour autant en faire une étude de cas. Dans *XXY*, le «problème» semble davantage celui de l'entourage de Suli (Valeria Bertuccelli), dont le secret commence à se répandre dans ce petit village de pêcheurs d'une île de l'Uruguay. C'est pourtant dans ce lieu calme et discret que ses parents argentins, Kraken (Ricardo Darín) et Erika (Carolina Peleritti), ont choisi d'habiter, question de protéger leur enfant des assauts de l'intolérance.

Cette forteresse se fissure un peu plus à l'arrivée d'un couple d'amis d'Erika, accompagnés de leur fils Alvaro (Martín Piroyansky). Son père est un chirurgien réputé et Kraken finit par comprendre que sa présence n'a rien d'une visite de courtoisie. Pendant ce temps, Alvaro, d'une timidité maladive, cache de moins en moins son attirance pour Suli, pas insensible à son désir maladroit. Mais sa différence cause des maux de tête aux autres — comme c'est souvent le cas... — et Suli n'est pas à l'abri des menaces et de la curiosité morbide d'adolescents atterrés.

Mis à part quelques dessins illustrant avec une certaine violence sa singularité, la caméra de Lucia Puenzo se refuse à descendre «en bas de la ceinture»; même les scènes de sexualité, qui excluent tout romantisme, disent beaucoup sans tout dévoiler. Fine observatrice des rapports troubles de ces clans familiaux (un dialogue d'une franchise bouleversante entre Alvaro et son père borné démolit à jamais le mythe de l'amour parental inconditionnel...), la cinéaste s'intéresse autant au désarroi des parents qu'à la confusion des sentiments de ces adultes en devenir.

Malgré une propension aux métaphores un peu trop évidentes et qui feront le bonheur des psychologues (un orage un soir de crise; un père biologiste

#### LES PLUS BEAUX YEUX DU MONDE

Réalisation: Charlotte Laurier, Pascal Courchesne.  
Scénario: Charlotte Laurier.  
Avec Charlotte Laurier, Patrice Savard, Carlotta Laurier-Courchesne, Pierre-Luc Brillant.  
Image, montage: Pascal Courchesne. Musique: Pfalli Courchesne-Laurier.  
Québec, 2007, 82 min.

ANDRÉ LAVOIE

Affirmer que *Les Plus Beaux Yeux du monde* ressemble à un «film de famille» n'a rien de péjoratif. Aussi bien devant que derrière la caméra, la comédienne et maintenant cinéaste Charlotte Laurier a convié plusieurs membres de son clan (son conjoint, leurs enfants, sa sœur) à une aventure cinématographique aux contours modestes, empreinte d'une sincérité évidente, du moins dans les intentions.

Désireuse de tirer un trait sur l'image de la célèbre Manon des *Bons Débaras*, de Francis Mankiewicz, Charlotte Laurier cherche encore à se réinventer, à montrer d'elle une facette plus mature, empreinte toutefois d'une nostalgie de l'enfance en partie écorchée par les nécessités du show-business. Pour elle, ce fut le cinéma, et pour le curieux personnage apatride qu'elle incarne dans *Les Plus Beaux Yeux du monde*, coréalisé par Pascal Courchesne, c'est l'univers coloré du cirque, ce monde de saltimbanques pour qui la route constitue l'unique demeure.

Or, à 17 ans, Marion (Charlotte Laurier) en a marre de cette vie et décide de tout quitter: travail, famille et patrie. Pour cette jeune ballerine française, admirative devant sa mère trapéziste (Angela Laurier, tout sauf un rôle de composition), ce départ vers le Québec ne se fait pas sans douleurs ni sacrifices. Des années plus tard, bien installée à Montréal, la même envie de fuite la tenaille mais, avec un conjoint (Patrice Savard) et deux fillettes, le choix est encore plus déchirant. Entre son logement miteux, son boulot de serveuse et ses amours sans lendemain, Marion traîne sa déprime partout où elle passe, décidant de prendre le large pour une destination qu'elle-même ignore, constamment assaillie par les souvenirs du passé.

Ces pérégrinations ne seraient pas aussi épuisantes pour les personnages, et les spectateurs, si à la sincérité se superposaient un minimum de cohérence narrative et un sens mieux aiguisé du dialogue, sans compter les maladroites techniques d'une caméra moins furtive qu'inutilement agitée. La lourdeur de ton des répliques, livrées par un mélange guère harmonieux de non-professionnels et de comédiens chevronnés, contribue à nourrir un agacement qui, malheureusement, ne fléchit jamais.



Entre son logement miteux, son boulot de serveuse et ses amours sans lendemain, Marion (Charlotte Laurier) traîne sa déprime partout où elle passe.

ment qui, malheureusement, ne fléchit jamais.

Au chapitre des irritants qui plombent cette démarche hautement cathartique, on peut mettre en question le choix de Charlotte Laurier d'incarner une Française. Volonté d'établir une distance infranchissable entre elle et son personnage? D'une réplique à l'autre,

son accent, celui d'une touriste parisienne qui vient tout juste de traverser les douanes à Dorval, constitue un obstacle supplémentaire à notre adhésion à ce personnage opaque et dont l'entourage se demande sans cesse «pourquoi c'est si compliqué dans [sa] tête».

À ce sujet, entre les images légèrement vaporeuses de l'enfance

et des scènes d'errance que ne nierait pas le Wim Wenders des mauvais jours, le mystère demeure entier et la conclusion du film, trop joviale et expéditive pour être émouvante. À vouloir parler des yeux, aussi beaux soient-ils, on finit par ne rien dire.

Collaborateur du Devoir

marin soignant les tortues aux nageoires amputées; des carottes coupées avec la frénésie des castratrices...), Lucia Puenzo propose un constat jamais clinique d'une réalité chargée de tabous. Et dans une société dont le machisme apparaît comme une fierté nationale, elle ne manque pas de courage, et surtout de culot, en pointant davantage le malaise de l'entourage que les tourments intérieurs de l'hermaphrodite.

Sa vision de cette dualité biologique et identitaire est portée par une sensibilité exceptionnelle, en cela partagée par des acteurs qui en comprennent les nuances, à commencer par l'énigmatique Valeria Bertuccelli, dont un seul de ses regards, farouche ou désespéré, suffit à capter le nôtre. Avec ses allures d'enfant sauvage et de rebelle aux mille et une causes, elle s'élève au-delà de toutes les étiquettes, loin de la triste bête de foire ou d'un ensemble de chromosomes en folie. Car *XXY*, c'est d'abord un émouvant portrait de famille, esquissé sans complaisance, qui n'a pas besoin de tout débiller pour dire la vérité, du moins celle de Lucia Puenzo.

Collaborateur du Devoir

### LE DEVOIR ET métropole

INVITENT 100 PERSONNES À LA PREMIÈRE DE

APRÈS LA VIE DES AUTRES.  
LE NOUVEAU FILM ALLEMAND ACCLAMÉ  
DANS LE MONDE ENTIER.

GERMAN AWARDS 2007  
Meilleur film • Meilleure actrice

MEILLEUR FILM  
Festival de Shanghai  
Festival de Riyajem

PRIX DU PUBLIC  
Festival de San Francisco  
Festival de Genève



MONICA BEJESTRU HANNAH HEINZBURG  
UN FILM DE CHRIS KRAUS  
SVEN PIPPIG RICHY MÜLLER JASMIN TABAKARI STEFAN KURT VALHM GLOWNA NAJBA UHL  
métropole

LE MERCREDI 11 JUIN À 19 H AU CINÉMA EX-CENTRIS

Pour avoir la chance d'obtenir une invitation pour 2 personnes, inscrivez-vous par courriel en nous indiquant vos coordonnées postales à l'adresse suivante: [promotions@groupepopcorn.com](mailto:promotions@groupepopcorn.com)

Le tirage des 50 laissez-passer doubles aura lieu le 3 juin • Les gagnants recevront un laissez-passer double par la poste • L'annonce promotionnelle sera publiée les 23 et 31 mai

À L'AFFICHE DÈS LE 13 JUIN

TERRES EN VUES  
LAND INSIGHTS  
Soutien par le diffusion de la culture autochtone

## PRÉSENCE AUTOCHTONE

18<sup>e</sup> édition  
du 12 au 22 juin à Montréal 2008

### Dialogues

avec un Sauvage:  
perspectives contemporaines

Huit artistes des Premières Nations illustrent leur questionnement sur l'identité, l'appartenance et le métissage.

**Du 10 juin au 5 octobre**  
à la Grande Bibliothèque - 475, boul. De Maisonneuve Est  
Section Arts et littérature, niveau 1 - [www.banq.qc.ca](http://www.banq.qc.ca) - Entrée libre  
Une réalisation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et de Terres en vues

### Relief - Gravures et sculptures

**Du 30 mai au 28 juin**  
à la Guilde canadienne des métiers d'art - 1460, rue Sherbrooke Ouest

[nativelynx.qc.ca](http://nativelynx.qc.ca)  
info festival: 514.572.1799

Canada

Québec

Montréal

LOTO QUÉBEC

LE DEVOIR

Aboriginal Peoples Television Network

88.5

Télé-Québec

CIBL